

# *m é m o i r e*

Les Cahiers d'Afrique du Nord

# plurielle



*La boutique aux souvenirs*



---

N° - 54 — mars 2008. Paraît tous les trimestres.  
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La Boutique aux souvenirs Jeanine de la Hogue	3
Echange de prisonniers, Algérie 1841 Abbé Suchet	4
Un médecin anglais dans l'empire de Maroc William Lemprière	15
La Dame de Carthage Hachemi Baccouche	20
Mouley Ismaïl et Louis XIV Jean d'Esme	28
Jacqueline de Vialar, maître céramiste Eugène Angeli	34
Carthage au début du xx <sup>e</sup> siècle Lucie Delarue-Mardrus	38
Le Rocher Vert A. Waltz	44
Sur la route du retour, le poste saharien d'Assa Micheline Henriot	46
Magali-Boisnard Portrait	50
Affiche <i>Méditerranée-Le Cap</i>	52

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 54 . Édité par Mémoire d'Afrique du Nord  
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax-: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication-: Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillères.

Trésorier : Yves Richardot.

ISSN : 1 - 284-43-221

Réalisation : Coriat - Impression : Promoprint

Abonnement à *Mémoire plurielle*, 20 € - Le numéro : 7 €

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Membre actif* à partir de 6 €,

*Membre bienfaiteur* : à partir de 15 €, *Membre donateur* : à partir de 30 €

© Mémoire d'Afrique du Nord

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)

### LA BOUTIQUE AUX SOUVENIRS

Mémoire des autres

**L**e thème de ce numéro est, bien entendu, lié à la mémoire, mais il se décline en récits très divers. Comme le dit le titre de ce texte, cette boutique aux souvenirs fait appel à la mémoire des autres, différents de par leur origine géographique ou différents dans le temps : variés en effet sont les sources d'inspiration, les évocations romanesques, les rappels d'épopée ou de faits historiques...

Le premier article raconte un fait que nous avons une certaine difficulté à assimiler : en 1841, en Algérie, un curé, fraîchement arrivé d'une France de tradition (!), sillonne, en pleine période d'opérations militaires, une région à peu près inconnue, et en tout cas, hostile. Le but étant l'échange de prisonniers de guerre des deux bords. Le dernier article, écrit en 1950, relate les impressions d'une jeune femme qui vient de « faire » le rallye Alger-Le Cap et qui découvre lors de sa remontée vers le nord, un bordj saharien qui séduit son talent de peintre et de dessinateur. Le Maroc et la Tunisie nous accueillent, de façon originale et à des époques bien différentes. Comme toujours, chacun fera son miel des histoires que nous avons choisies.

Cette approche de la mémoire nous conforte dans l'idée que l'inspi-

ration de notre revue n'est pas près de se tarir et que ces chemins que nous abordons pourraient bien, grâce à vous, devenir une invitation à un tourisme du souvenir. Une idée qui, nous l'espérons vivement, vous séduira.

Jeanine de la Hogue



# Échange de prisonniers, Algérie 1841

Abbé Suchet

Venant du diocèse de Tours, l'abbé Suchet arrive à Alger en 1839. Ses qualités le font vite remarquer par les autorités ecclésiastiques et l'évêque le charge aussitôt de différents travaux.

Mais la mission la plus importante sera de mener à bien les échanges de prisonniers arabes et français qui avaient fait l'objet de négociations préalables. L'abbé Suchet avait gardé à Tours de fidèles amis avec qui, dès son arrivée en Algérie, il avait échangé de nombreuses et longues lettres. C'est grâce à cette correspondance que nous avons connaissance de cet extraordinaire événement et du récit étonnant de ces voyages effectués par le prêtre à la fois courageux, peut-être aussi naïf dans les sentiments qu'il exprime, mais, indiscutablement efficace. Voici un extrait de ce véritable journal qu'il adresse à son ami.

Alger, 5 juin 1841

Mon cher ami,

Les journaux vous ont appris le grand événement de l'échange de nos prisonniers ; fait immense, accompli par le zèle et la tendre charité de notre saint évêque. Je vais entrer, si vous le voulez, dans tous les détails de ce fait si extraordinaire ; je pense qu'ils pourront vous intéresser. Je ne vous dirai rien des premières négociations, que je ne connais pas assez ; je ne vous parlerai que de ce que j'ai vu moi-même.

En tout, il y avait quarante-neuf femmes et quarante-trois enfants dont quelques-uns de deux à six mois ; les plus âgés n'avaient pas sept ans.

Parmi eux, il y avait plusieurs orphelins, dont les pères et les mères avaient été tués. Sept autres femmes et trois enfants avaient été enfermés dans la prison militaire. Pour les dernières, on les enferma avec leurs enfants dans une grande maison à la Casbah, sous la garde de deux Arabes, qui savaient un peu le français, pour pouvoir servir d'interprètes, et qui les traitaient assez durement. Elles reçurent de nombreuses visites qui, eu égard aux usages des femmes musulmanes, les contrariaient beaucoup, comme elles s'en plainquirent à moi plus tard. Cependant, elles reçurent avec plaisir des dames de la ville qui leur distribuèrent quelque secours, car elles étaient dans un affreux état de misère. La nourriture excep-



tée, que le gouvernement leur donnait, elles manquaient absolument de tout. Monseigneur obtint que les Sœurs de Charité iraient leur donner des soins.

Le surlendemain, Monseigneur alla visiter lui-même ces infortunées ; il voulut bien que je l'accompagnasse. Elles semblaient dire : " Nous ne voulons rien que notre liberté, que nous n'osons pas espérer". Monseigneur les

avait comprises, et il leur donna aussitôt l'assurance que, dans l'échange des prisonniers, dont il s'occupait si fort en ce moment, il demanderait qu'elles fussent les premières rendues.

J'amenai (en même temps) deux chèvres que Monseigneur avait achetées pour nourrir, de leur lait, les petits enfants. Ces pauvres petites créatures semblaient deviner que ces chèvres

étaient pour elles. Ceux qui pouvaient se traîner, vinrent eux-mêmes téter ces nouvelles nourrices, et les autres, que leurs mères portaient dans leurs bras, agitaient leurs petites mains, et semblaient vouloir s'élancer vers ces chèvres bienfaisantes. Les femmes ne voulaient pas manger les mets français auxquels leur estomac n'était point habitué ; elles avaient surtout déclaré qu'elles mourraient de faim plutôt que de manger de la viande d'animaux tués à la manière française, c'est-à-dire sans qu'on leur coupât la tête. Leur religion le défendait. Il fallut leur amener des moutons qu'on tuait devant elles à la manière arabe, pour les décider à manger de la viande.

En sortant d'auprès d'elles, comme je rentrais à l'évêché, un envoyé d'Abd-el-Kader, le cheik des Alloul, me remit de la part de l'ex-bey de Milianah, khalifat d'Abd-el-Kader, un paquet de lettres pour Monseigneur. Après avoir fait rafraîchir ce singulier messenger, je parlai avec lui. Il écrivait à Monseigneur une lettre dans laquelle étaient renfermées beaucoup d'autres lettres que les prisonniers écrivaient à leurs parents et amis, pour leur annoncer leur prochaine délivrance, demandée et obtenue par l'évêque d'Alger.

Il disait qu'il recevrait incessamment une lettre de Sidy Mouhamed-ben-Allal-ben-Embrak, ex-bey de Milianah et khalifat (lieutenant) d'Abd-el-Kader, qui lui indiquerait le lieu et le jour où se ferait l'échange. Cette fois, c'était

l'ancien kaïd des Hadjoutes qui en était le porteur ; il était accompagné de deux autres Arabes de distinction : tous trois ne devaient pas quitter Monseigneur que l'échange ne fût effectué. La lettre portait que « Monseigneur voulût bien se rendre, le mardi 18, à une heure, à la Houche-Mouzaïa (ferme de Mouzaïa), avec tous les prisonniers arabes ; que lui Sidy Mouhamed-ben-Allal, etc. y serait avec tous les prisonniers français qu'il avait pu réunir, pour opérer l'échange convenu ».

Pendant que Monseigneur prend des dispositions et donne ses ordres pour notre départ fixé au lendemain matin, je cours à la prison des femmes arabes leur annoncer leur délivrance...

Je m'arrachai d'auprès des prisonnières pour courir dans la prison militaire annoncer cette même nouvelle aux hommes arabes prisonniers. Je les trouvai couchés sur le carreau, chaînés de fers. « Vous n'êtes plus prisonniers » leur dis-je d'une voix forte ; aussitôt, ils agitèrent leurs chaînes.

Monseigneur voulut aussi habiller les prisonniers. Je leur achetai des burnous. Tous, hommes et femmes, etc., devaient, se rendre le lendemain, à sept heures du matin, dans la vaste cour de la Casbah, qu'on appelait autrefois la cour des Gazelles, c'était le jardin du sérail du dey d'Alger. Personne, comme vous pouvez le penser, ne manqua au rendez-vous.

Nous n'allâmes ce jour-là que jusqu'à Bouffarik, à sept lieues d'Alger ;



nous n'y arrivâmes qu'à cinq heures du soir à cause de l'escorte qui se fit un peu désirer à Déli-Ibrahim.

Là, Monseigneur acquit la triste certitude d'un bruit fâcheux qu'il avait entendu murmurer à notre passage à Douéra : c'est que l'armée française venait de s'emparer de la Houche-Mouzaïa, l'endroit même où devait se faire, le lendemain, l'échange des prisonniers. Monseigneur fut stupéfait de cette nouvelle qui compromettait sa belle mission et qui laissait la plus déchirante incertitude sur le sort de nos pauvres prisonniers. Nous craignons que les Arabes, qui auraient pu se croire trahis par cette brusque attaque des Français dans le lieu même où devait se faire l'échange, se fussent portés à quelques représailles, et n'eussent tué nos pauvres prisonniers. Une vive fusillade, que le commandant supérieur du camp de Bouffarik avait entendue de ce côté-là chez les Arabes, augmentait encore nos angoisses. Nous tâmes conseil, et nous résolûmes qu'un des Arabes qui était venu nous chercher à Alger partirait sur le champ pour porter une lettre au khalifat. Dans cette lettre, Monseigneur témoignait au khalifat toute la peine qu'il avait eue d'apprendre, à son arrivée à Bouffarik, la brusque occupation de la Houche-Mouzaïa par les Français ; qu'il avait lieu d'attendre que rien de ce qui était convenu ne serait dérangé, d'après la prière qu'il en avait faite au général Baraguay d'Hilliers par une lettre qu'il



L'abbé Suchet lors d'une rencontre avec Abd-el-Kader,

lui avait écrite d'Alger. Il lui disait encore qu'il avait avec lui, à Bouffarik, tous les prisonniers arabes et qu'il priait le khalifat de vouloir bien tenir toujours à cet échange, et qu'ils avaient maintenant à s'entendre de nouveau sur le temps et le lieu où il devrait se faire.

Le lendemain 18, à une heure après-midi, deux autres Arabes apportaient la réponse du khalifat. Cette réponse, un peu acerbe, reprochait aux Français presque leur cruauté d'avoir empêché cet acte d'humanité, qui devait les intéresser, les toucher si fort qu'il ne pouvait s'expliquer leur conduite... qu'il consentait pourtant à reprendre, pour cet échange, des négociations qu'il croyait rompues.

Monseigneur, sans perdre de temps, voulut bien me charger d'aller traiter de vive voix cette importante affaire avec le khalifat. Les deux Arabes qui

avaient apporté la réponse du khalifat, nous servirent de guides ; en un clin d'œil, nous eûmes franchi nos lignes et nous arrivâmes sur le terrain de nos ennemis. Nous avançons en silence à travers une belle plaine émaillée de fleurs et couverte d'herbes qui dépassaient la hauteur d'un homme à cheval, le cœur en proie à mille conjectures sinistres.

La lettre du khalifat, que l'interprète me lut, contenait à peu près les mêmes choses. Il était quatre heures, et le messenger avait grande hâte. Nous nous lançons au galop à la suite de notre nouveau conducteur et des autres cavaliers ; une heure après, nous étions à la Chifa, que nous traversâmes sur nos chevaux. Nous parcourons ensuite pendant une demi-heure de belles prairies. Nous trouvâmes un petit douar, ou plutôt quelques gourbis, où nous aperçûmes quelques femmes couvertes de haillons qui sortaient pour nous voir passer, d'un air assez indifférent ; enfin, à cinq heures trois quarts, nous voyons de forts groupes de cavaliers se presser autour de nous auprès du fameux bois des Karésas. Je crus apercevoir de loin un chapeau français. Mon cœur battait bien fort. Un instant après, nous étions arrêtés par une troupe de cavaliers, la lance en arrêt. Celui qui les commandait nous dit assez poliment d'attendre là, en silence, quelques instants, qu'on allait prévenir de notre arrivée le khalifat qui n'était pas loin. Un morne silence régnait autour de nous ; nous

nous regardions d'un air étonné, et pourtant tranquille et résigné. Nous cherchions des yeux nos pauvres captifs ; nous les vîmes de loin assis sur l'herbe dans l'attitude de l'accablement. Ces pauvres gens ne savaient pas encore que nous étions là. Ce silence, ce mouvement inaccoutumé de cavaliers autour d'eux les étonnaient ; ils nous dirent plus tard qu'ils s'attendaient alors à être fusillés. Enfin, on vint nous dire que le khalifat nous attendait, que nous pouvions avancer... Nous traversâmes encore des rangs pressés de cavaliers armés jusqu'aux dents ; ils avaient mis pied à terre, et ils nous regardaient passer d'un air fier ; mais nos yeux comme notre cœur étaient fixés sur nos pauvres prisonniers... Ils nous aperçoivent enfin comme nous arrivions à cinquante pas d'eux... ils se lèvent comme un seul homme, ils nous tendent les bras ; toutes leurs têtes s'inclinent, ils pleurent... ils ne pouvaient pas nous parler, on le leur avait défendu.

Nous approchions du khalifat ; il était accroupi sur l'herbe, sous un saule-pleureur, auprès d'un ruisseau sans nom qui le séparait encore de nous. Ses conseillers, son khodja (secrétaire), et les principaux chefs des tribus, tous en burnous noirs, signe de leur grandeur (Abd-el-Kader porte, dit-on, un burnous noir), étaient rangés en demi-cercle auprès de lui. A quelques pas de là, plus de six cents cavaliers, la lance en main et le fusil en bandoulière, se tenant debout devant leurs chevaux,



formaient autour de nous une formidable couronne.

Le khalifat ne se leva pas ; il nous salua de la main, et nous fit signe de nous asseoir à ses côtés. Ce premier abord fut froid et pourtant solennel. Après les compliments d'usage, le khalifat nous reprocha d'une manière presque acerbe la conduite des soldats français à son égard et à l'égard des prisonniers français, leurs compatriotes. Il voyait là de la cruauté, il ne parla pourtant pas de trahison ; mais il s'étonnait et était indigné que des Français eussent refoulé des Arabes qui leur amenaient leurs prisonniers... Dans ce moment, tout parut déconcerté... Mais, après des explications assez vives de part et d'autre, le khalifat demeura convaincu que Monseigneur n'était point responsable de ce qui leur paraissait si répréhensible : que sa mission était une mission toute de charité, toute pacifique, absolument en dehors de la question de la guerre et des opérations de l'armée.

Après avoir consulté son conseil, il voulut bien consentir à reprendre les négociations de l'échange. Une discussion assez embarrassante pour nous s'éleva alors sur le nombre et la qualité des prisonniers arabes que nous lui rendions. Comme il nous remettait tous ceux qui étaient en son pouvoir en ce moment, il exigeait que tous les Arabes réputés prisonniers et qui étaient restés écroués dans la prison d'Alger, lui fussent rendus ; il tenait surtout

à avoir un certain Ali-Ben-Dahman, un de leurs cheiks. Nous répondîmes que notre départ ayant été si précipité, Monseigneur n'avait pas pu recueillir tous les prisonniers arabes détenus à Alger, mais qu'il ferait tout son possible pour lui renvoyer à son retour tous ceux qui ne seraient pas détenus pour crimes ou délits, ou passibles des lois françaises ; que nous prenions cet engagement au nom de Monseigneur, qui le confirmerait lui-même.

L'échange fut alors convenu, mais en quel lieu et comment se fera-t-il ? Sur la première question, le khalifat dit qu'il désirait que l'échange se fit à Oued-l'Alley, à quatre lieues de Bouffarik ; et, sur la seconde, il voulait que Monseigneur lui-même lui amenât les prisonniers arabes sans escorte aucune. Je répondis d'abord que Monseigneur, avec sa dignité d'évêque, ne lui permettait d'aller qu'en voiture, et qu'il était impossible de se rendre en voiture à Oued-l'Alley, à cause de la difficulté des chemins tout à fait impraticables ; ensuite, que nous avions aussi amené en voiture leurs femmes, dont quelques-unes étaient blessées grièvement ; que presque toutes aussi avaient avec elles des enfants en bas âge ; qu'il y aurait une espèce de barbarie de les forcer à faire cette route à pied. Cette dernière raison parut toucher le khalifat, et il consentit à ce que l'échange se fit près de Bouffarik, mais hors de la portée du canon du camp. De plus, il fut stipulé qu'il ne paraît-

trait pendant l'échange aucun soldat français sur les fossés ou à l'entour du camp ; qu'on ferait dire au commandant supérieur de Blidah de ne faire aucune démonstration militaire, s'il apercevait des cavaliers arabes dans la plaine ; enfin, que moi et mes trois compagnons resterions ses otages jusqu'après l'échange. Nous acceptâmes toutes les conditions, et nous convînmes que l'échange se ferait le lendemain à midi, dans le lieu désigné et que lui-même y conduirait les prisonniers français, sans escorte. Nous lui proposâmes d'écrire à Monseigneur ce que nous venions de conclure et de lui faire porter notre lettre de suite par un messenger sûr qu'il choisirait lui-même. Il nous répondit en souriant : «Mais je n'en vois pas de plus sûr que vous-même. Vous repartirez de suite et il me suffit de votre parole pour être assuré que demain vous reviendrez vous constituer mes prisonniers».

«Demain matin à huit heures, nous serons entre tes mains. Nous allons en passant, si tu le permets, consoler nos pauvres prisonniers en leur apprenant ta gracieuse décision». «Je suis heureux, reprit-il, de rendre la liberté à vos Français ; je rends moi-même de grandes actions de grâces au babas-el-kbir (Monseigneur), de ce qu'il me rend aussi nos pauvres Arabes».

Je cours vers nos chers prisonniers, que je n'avais encore vus que de loin. Tous se mirent à pleurer en me voyant, et s'épuisaient en remerciements pour

Monseigneur, qu'ils appelaient leur saint Vincent de Paul, leur seul libérateur. La nuit tombait ; il fallut nous quitter, nous arracher d'auprès d'eux. «Demain, demain nous venons prendre pour quelques instants votre place, et vous serez délivrés».

Nous restâmes près d'un quart d'heure à chevaucher dans les bois sans nous dire mot, tant nous étions émus de tout ce qui venait de se passer. Deux cavaliers arabes nous accompagnaient ; nos chevaux volaient à travers les broussailles, sautant les fossés au milieu des ténèbres ; je ne sais pas comment nous ne nous sommes pas rompu le cou et nous n'avons pas cassé les jambes de nos chevaux. La nuit était sombre et orageuse ; nous ne nous voyions les uns et les autres qu'à la lueur de quelques éclairs, et nous nous appelions de temps en temps pour ne pas trop nous séparer.

Arrivés dans nos lignes, près des fossés de Bouffarik, nous craignons le danger d'être fusillés par nos soldats sentinelles, qui, en entendant approcher des cavaliers au milieu de la nuit, auraient pu facilement croire à une attaque de leur camp par les Arabes. Nous défendîmes aux Arabes qui étaient avec nous de parler, et nous, nous parlions français aussi haut que nous pouvions, pour qu'on pût nous connaître. Enfin, nous arrivâmes à la porte du camp, qu'on nous ouvrit après le qui vive et la réponse d'usage. Nous reprenons notre course à travers ce qu'on appelle la grande ville, mais qui

serait bien mieux nommée les vastes champs de Bouffarik.

Enfin, après avoir expliqué à Monseigneur les conditions de l'échange, qu'il ratifia et accepta toutes d'un grand cœur, après avoir pris un peu de nourriture (nous n'avions pas mangé depuis vingt-quatre heures), nous nous laissâmes aller à un court mais bien délicieux repos. Nous devions repartir le lendemain matin pour nous rendre chez les Arabes, comme heureux otages pour la délivrance de nos captifs.

Avec quel bonheur nous franchissons nos lignes et nous volons sur la terre ennemie, accompagnés de nos deux Arabes de la veille. Déjà, nous avons fait deux lieues, lorsqu'un gros détachement de cavaliers arabes nous arrêta pour parlementer ; on nous dit que le khalifat s'était mis en marche avec les prisonniers et qu'il s'approchait. Quelques instants après, nous vîmes encore un grand nombre de cavaliers venir à nous au galop dans toutes les directions, et le khalifat et nos prisonniers ne paraissaient pas encore.

Nous commencions à nous inquiéter, lorsque nous aperçûmes au loin un nuage de poussière : «Le khalifat !» murmuraient tout bas nos sauvages arabes. Ils se rangent en bataille, nous font placer au milieu d'eux, et attendent, dans le plus profond silence, l'arrivée de leur seigneur et maître. Nous le voyons bientôt s'avancer fièrement à la tête de six cents cavaliers ; il était

entouré, comme la veille, des grands de sa nation en burnous noir ; quant à lui, il avait un burnous blanc ; il était précédé d'un chaous ou bourreau, qui brandissait dans sa main un énorme yatagan ; nos pauvres captifs venaient après, escortés par cette cavalerie. L'un d'eux, vieillard et malade, qui n'avait pas pu marcher, était porté, couché dans un drap, par quatre de ses compagnons de captivité. Déjà, ils nous ont aperçus ; ils avaient la permission de nous parler ; ils nous entourent, et pensent que nous allons les suivre. Mais quand ils surent que nous devions rester en otages pour eux, ils nous dirent, dans un premier mouvement, qu'ils veulent rester avec nous, qu'ils ne veulent pas de leur liberté au prix de la nôtre et peut-être de notre vie. Nous les rassurons et nous leur disons de partir tranquilles ; qu'aussitôt l'échange fait, nous serions aussi, nous, remis en liberté ; que nous en avions pour garants la parole du khalifat et la joie secrète que nous éprouvions. Ils partent en nous disant : «A revoir bientôt !». Un de nous, c'était l'interprète, M. Toustain, est chargé par le khalifat d'aller à Bouffarik pour amener Monseigneur au lieu du rendez-vous, où le khalifat se rendait lui-même avec une faible escorte, sans armes.

Trois heures s'étaient déjà écoulées, et nous ignorions si l'échange avait eu lieu et si on nous rendrait bientôt notre liberté, lorsqu'on vit arriver un cavalier nègre, couvert de sueur et de poussière,

qui venait me dire de la part du khalifat, son maître, de monter à cheval et de le suivre sur-le-champ. Nous traversâmes rapidement la plaine, à travers de nombreux groupes de cavaliers, dont quelques-uns avaient des lunettes d'approche pour observer si les Français ne faisaient pas quelques mouvements dans les camps de Bouffarik, de Coléah et de Blidah. Enfin, après avoir couru pendant plus d'une heure, j'aperçus de loin, à peu près à une lieue en avant de Bouffarik, la voiture de Monseigneur arrêtée, et quelques Arabes qui l'entouraient avec le khalifat. Je vis alors qu'on me conduisait au lieu de la conférence. J'arrive ; je ne pus me défendre d'un sentiment de crainte en voyant ainsi Monseigneur accompagné seulement de l'abbé Dogret et de son cocher, le fidèle Antoine, tout à fait à la merci des Arabes.

Pourtant, la parole du khalifat et l'air de dignité et de calme que je remarquai sur le visage de Monseigneur me rassuraient un peu. Le khalifat me salua fort gracieusement, et me dit d'aller chercher les prisonniers arabes, qui étaient tous restés à Bouffarik, et de les amener le plus promptement sur ce lieu. Je volai vers Bouffarik, et je ramenai bientôt avec moi les prisonniers arabes. Les hommes marchaient joyeusement en tête, puis venaient les voitures chargées des femmes et des enfants ; après quelques retards causés par les difficultés des chemins, nous arrivons enfin. Le khalifat était monté

dans la voiture de Monseigneur, les prisonniers français étaient rangés auprès sur deux rangs. Cet instant, où tous les prisonniers des deux côtés étaient réunis avec Monseigneur et son clergé, sans défense aucune, eut quelque chose de grave et d'imposant : la moindre démonstration militaire dans les camps français, le moindre caprice du khalifat, nous perdait tous ; car nous étions tous, en ce moment suprême, à la merci des Arabes ; on entendit même l'un d'entre eux qui disait à un autre : « Si, dans ce moment, nous emmenions avec nous la voiture et tout ce qu'il y a dedans, la paix serait bientôt faite ; mais... »

Je fais défiler les prisonniers arabes devant le khalifat qui était toujours dans la voiture de Monseigneur, et qui m'avait fait signe de les faire passer derrière. Là, se tenaient les Arabes qui étaient venus avec des chevaux, des ânes et des mulets pour emmener leurs femmes et leurs enfants. En un instant, les voitures sont vides. Nos chers captifs français montaient dans les voitures que les captifs arabes venaient de quitter. Le khalifat, descendu de la voiture de Monseigneur, avait pressé une dernière fois la main du prélat ; il veut aussi presser la mienne, et nous nous séparons en faisant des vœux pour notre bonheur commun ; il s'élance sur son coursier fougueux qu'il fait caracoler devant nous ; une nuée d'Arabes qui s'étaient tenus cachés tout près pendant l'échange, paraît aussitôt et l'entoure ; d'un signe de sa main, il les dirigea

42

I pouri donner <sup>un bon</sup> ~~la ou est Dieu; C. a. e~~ ~~et p... les musulmans de~~  
~~l'infir~~ = ~~la ou est le paradis ?~~ ~~est pas tout~~  
 au Dieu ~~se manifeste~~ ~~tel qu'il est et sans~~  
 vérité à la ~~elle~~ = ~~quel est le ministère de~~ ~~prédicts.~~  
 catholiques ? tu es déjà ~~par~~ ~~depuis~~ en il y a  
 Evénement à Alger. C'est de ~~continuer~~ sur la terre la mo  
 du mission de J.C. de faire du bien à tous les hom  
 que nous regardons tous (comme nos frères) quel que  
 leur Religion. = ~~rien~~ ~~rien~~ ~~rien~~ ta Religion est  
 belle, si ~~confiance~~ ~~pourquoi~~ ~~les~~ ~~français~~ ~~ou~~  
 l'observent-ils pas ? ~~tu vas en~~ ~~de~~ ~~ta~~ ~~même~~  
 ta la ~~ciens~~ ~~bonne~~ ~~et~~ ~~bonne~~ ~~et~~ ~~pourquoi~~  
 tous les ~~Musulmans~~ ne l'observent-ils pas ? il  
 leur les ~~meurs~~ ~~et~~ ~~les~~ ~~yeux~~ ~~en~~ ~~cel~~ ~~et~~ ~~de~~ ~~différence~~ ~~entre~~  
 de silence ~~il~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~  
 de Religion ~~qu'on~~ ~~peut~~ ~~voir~~ ~~à~~ ~~l'~~ ~~œuvre~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~  
 et dit qu'il ne peuvent pas le faire ~~comprendre~~ ~~de~~  
 toutes ces questions ~~historiques~~ ~~quel~~ ~~compréhension~~ ~~de~~  
 lui même ... ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~  
~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~  
~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~  
~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~raison~~



vers l'ouest, et marche à leur tête, vers leurs montagnes ; et nous, avec nos chers prisonniers, nous nous tournons vers l'est, vers nos camps français. Dans ce moment, il semble que nous respirions tous plus librement... ce fut un moment de silence joyeux et solennel.

La voiture de Monseigneur ouvrait la marche ; elle était précédée de M. Massot, chef des captifs, de MM. Berbrugis, Defranc-Lieu et Toustain, qui avaient été chargés la veille avec moi de négocier cet heureux échange. Moi, je suivais à cheval, à la tête de nos chers captifs dont quelques-uns, qui n'avaient pu trouver place dans les voitures, les précédaient à pied.

Maintenant, comment vous parler de notre entrée à Bouffarik, de notre marche jusqu'à Alger ? C'était une suite d'émotions qui auraient fini par nous rendre malades, si elles eussent duré plus longtemps... Toute la population civile de Bouffarik, tous les militaires du camp, officiers et soldats, franchissaient pêle-mêle les fossés et se précipitaient aux barrières, ou se jetaient dans les bras les uns des autres en pleurant ; tous bénissaient notre sainte religion, qui, dans la personne de son saint apôtre, venait de briser les fers des captifs. Quel doux triomphe pour le cœur de notre bon évêque ! Comme il était alors dédommagé de toutes les peines, de toutes les sollicitudes, de toutes les angoisses que lui avaient causées cette sainte entreprise !...

Une petite chevrette suivait, comme

le chien fidèle, les pas d'un prisonnier à chevelure blonde (c'était un Hollandais) ; ce prisonnier me paraissait calme et presque insensible à tout ce qui se passait autour de lui ; je lui demandai s'il avait quelque peine, et pourquoi il semblait étranger à cette joie universelle ? Il me répondit : «Je suis étranger partout... chez les Arabes comme parmi les Français ; je suis seul partout... Cette petite chevrette que j'amène de Saïda s'est attachée à moi ; et cela me fait du bien... aucun ami ne viendra me reconnaître, ni m'embrasser comme ceux-ci» (il me montrait les autres prisonniers) ; puis, en caressant sa chevrette : «Toi, au moins, tu seras mon ami !».

Dernière minute : le khalifat vient d'écrire à Monseigneur qu'il prévient Abd-el-Kader de notre prochaine arrivée auprès de lui, et de la mission dont nous sommes chargés ; c'est-à-dire d'aller lui demander la délivrance des prisonniers français qui restent encore en son pouvoir. Je pars demain ; priez et faites prier pour cette importante mission, dont Monseigneur a bien voulu me charger. Je ne sais pas où j'irai ni quand je reviendrai ; je pars seul avec un interprète et un domestique arabe. Je porte aussi à Abd-el-Kader les présents de Monseigneur. Aussitôt que je pourrai, je vous enverrai la suite de mon journal (1). ■

(1) Ce texte, fort intéressant, fera l'objet d'un article dans une prochaine revue.



# Un médecin anglais dans l'empire de Maroc

William Lemprière

**En 1789, un chirurgien anglais est appelé par Sidi Mohammed, « l'Empereur de Maroc », pour soigner les yeux de son fils. William Lemprière effectuera de 1789 à 1790 un long périple à travers l'empire de Maroc et le royaume de Fez. Ses observations minutieuses vont porter sur tous les domaines de la vie quotidienne du Maroc du XVIII<sup>e</sup> siècle. Très bien documenté, très scientifiquement détaillé, son récit présente aussi l'intérêt de révéler l'aspect subjectif et parfois étriqué du regard qu'un Britannique pouvait porter sur un pays peu fréquenté à cette époque par les Européens. Nous donnons ici quelques pages du médecin sur certains aspects des coutumes marocaines, bien ignorés de la plupart des Européens au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme nous le montre ici Marie-Claire Micouleau.**

L'habillement des hommes consiste dans une chemise très courte, qui a de très longues manches, un caleçon de toile blanche, sur lequel ils mettent un grand pantalon de drap qui descend jusqu'à la cheville. Par-dessus la chemise, ils ont deux ou trois gilets de différentes couleurs, qu'ils tirent des manufactures de l'Europe ; ces gilets se boutonnent sur le devant avec une quantité de très petits boutons. Une ceinture de soie entoure le milieu du corps, et un cordon de velours, placé comme un baudrier, suspend à gauche un sabre courbe, ou un coutelas, dans un étui de cuivre. Ils se couvrent volontiers de leur haïk qui fait partie de leur habillement, et qui les enveloppe d'une

manière commode et aisée.

Les Maures qui ont fait le pèlerinage de la Mecque ont seuls le droit de porter le turban. Ils sont traités avec considération. Les animaux dont ils se sont servis pour faire ce voyage ont aussi leur part de la faveur accordée à leurs maîtres. Ils sont exemptés de travail pour le reste de leur vie. Les Maures qui n'ont point visité le tombeau du saint prophète ne peuvent se couvrir la tête qu'avec de simples bonnets rouges. Ils rasent leurs cheveux, à l'exception d'une petite touffe au milieu de la tête ; ils laissent croître leur barbe.

Ces peuples ne portent jamais ni bas ni souliers : ceux-ci sont remplacés par des sandales de maroquin jaune, qui

est bien la plus commode de toutes les chaussures.

Ils aiment passionnément avoir une espèce de chapelet pendu à leur ceinture. Les gens riches s'en servent comme d'un joujou qui les amuse ; on leur en voit toujours à la main. Leurs doigts sont garnis d'anneaux d'or. Ils portent des montres mais seulement comme une parure, car il leur importe peu qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Le peuple est simplement couvert d'une chemise et d'un pantalon de grosse toile, avec un gilet, et quelquefois un *haïk* d'étoffe grossière par-dessus. Les pauvres n'ont qu'un froc, lié autour du corps avec une ceinture de cuir ; heureux s'ils ont le moyen d'acheter un mauvais *haïk* !

Lorsque le temps est froid ou pluvieux, les Maures quittent le *haïk* pour prendre le *sulam*, espèce de manteau fort ample, fait de drap bleu ou blanc, tiré des manufactures européennes. Ce manteau descend jusqu'aux talons, et est accompagné d'un capuchon.

Les maisons des villes, vues à une certaine distance, ressemblent à un amas de tombeaux. L'entrée de ces maisons n'a aucune apparence ; il n'y en a guère qui s'élèvent au-dessus du rez-de-chaussée ; elles sont toutes blanchies extérieurement. Leurs toits plats servent aux femmes pour s'asseoir à l'air et prendre le frais. Avec cette bâtisse, on pourrait se promener sur presque toute

une ville sans descendre dans la rue.

Lorsqu'on fait ici une visite, il faut s'attendre à être arrêté d'abord dans une salle qui est toujours en avant de la cour. Les étrangers ne passent point cette première salle, tant que l'on n'a pas renfermé les femmes du maître de la maison. Lorsqu'elles sont en sûreté, on vous fait traverser la cour qui précède les appartements où vous devez être reçu ; en y allant, vous voyez ceux des femmes qui n'ont point de fenêtres, et qui ne reçoivent le jour que par la porte. Les chambres à coucher n'ont jamais de cheminées. La cuisine se fait dans la cour sur des fourneaux de terre. Au-dessus des portes, on voit des sculptures fort curieuses.

Si vous êtes admis chez un Maure, vous le trouvez assis sur des coussins, les jambes croisées et la pipe à la bouche.

La grande politesse étant d'offrir le thé à la personne qui va visiter un de ses amis, l'heure importe peu : le thé est toujours apporté ; il est servi sur une table dont les pieds sont très courts. On le fait à Maroc en y mêlant des feuilles de menthe et de tanaïsie<sup>1</sup>. Lorsque ce mélange est bien infusé, on le verse dans de superbes tasses de porcelaine des Indes, d'une petitesse remarquable. Il est présenté sans lait ni crème à la compagnie, avec quelques gâteaux de confitures sèches. La petite

---

1. Tanaïsie : plante sauvage des talus, à fleurs jaunes, communément appelée aussi barbotine (Petit Robert).



Carte des côtes de Barbarie, soit les royaumes de Maroc, de Fez, d'Alger, de Tunis et de Tripoli avec les pays voisins d'Europe, publiée par Rigobert Bonne en 1783.

quantité que l'on sert à la fois de cette boisson, fait voir tout le cas que les Maures en font.

Un régal de thé dure au moins deux heures ; il n'y a que les gens riches qui puissent en boire, à cause de la rareté dont il est en Barbarie.

Ils prennent un grand plaisir à fumer. Leurs pipes ont ordinairement quatre pieds de long ; la tête est de terre cuite. L'Empereur et les princes

brillent par la magnificence de leurs pipes, dont la tête est d'or massif.

Au lieu d'opium, que ces peuples aiment passionnément, et dont ils ne peuvent faire un usage habituel à cause des droits énormes qui le portent à un prix excessif, ils prennent du *hashich* infusé dans l'eau. Les Maures assurent qu'il procure des sensations délicieuses ; il enivre quand on en boit avec excès. Lorsqu'ils ne peuvent avoir du

*baschich*, ils mêlent avec leur tabac une herbe qu'on nomme dans le pays *kif* ; la fumée qui en sort leur donne des idées fort agréables.

Le vin et les liqueurs spiritueuses sont expressément défendus par le Coran ; malgré cela, il y a peu de Maures qui n'en boivent lorsqu'ils en trouvent l'occasion.

Lorsque je fus voir Muley Oussine, l'un des fils de l'Empereur, je le trouvai établi sur une natte, dans le même lieu que ses chevaux. Quelques gens de sa suite étaient assis à ses côtés ; il me fit placer près de lui, en me disant que les Chrétiens et les Maures étaient frères ; qu'il aimait les Anglais et qu'il ne haïssait que les moines, qu'il regardait comme autant de fourbes, obligés, par état, à tromper tous les peuples.

Ce jeune prince pouvait avoir vingt-six ans : il était d'une belle figure ; son premier abord était plutôt froid que gracieux.

Son père l'avait nommé gouverneur de Tafilalet mais ayant gagné tous les cœurs par ses qualités, il acquit une autorité sans bornes dans cette province ; il s'y fit même proclamer roi. Cette conduite irrégulière était faite pour déplaire à son père qui envoya un corps de troupes pour faire rentrer son fils dans le devoir. Muley Oussine fut arrêté et conduit à Maroc, où son père le dépouilla de sa fortune et de toute sa puissance. Au moment où je le vis, il menait une vie très retirée. J'appris

qu'il avait été magnifique à Tafilalet ; il me fit don d'un assez bon cheval pour quelques soins que j'avais donnés à un nègre qu'il aimait.

Ce prince avait, ainsi que ses frères, beaucoup de penchant à l'ivrognerie. Son goût pour les liqueurs fortes était excessif.

On m'assura qu'il avait contracté une telle habitude de boire de *l'aqua-dent*, espèce d'eau-de-vie qui n'est guère moins forte que l'esprit-de-vie, qu'il lui en fallait six grands verres dans la matinée.

Il sentait tout le danger d'un pareil régime, mais il n'avait pas la force d'y renoncer. Cependant, la peur que je lui fis d'une vieillesse prématurée et des accidents qui l'accompagneraient, l'engagea à me consulter.

Je lui conseillai de ne plus boire d'une abominable liqueur qui détruirait en peu de temps sa santé ; je l'exhortai à donner la préférence au vin dont l'usage lui serait moins funeste.

Il me répondit qu'il était persuadé de la bonté de l'avis que je lui donnais, mais qu'il ne pouvait le suivre, sa religion lui défendant expressément de boire du vin.

Je convins que c'était le texte de la loi de Mahomet ; après quoi je lui fis observer qu'il ne la transgresserait point en prenant du vin comme un remède nécessaire à sa santé. Cette idée, qui levait tous ses scrupules, lui fit grand plaisir : il me remercia de la lui avoir suggérée. ■



Les gorges du Ziz, paysage marocain typique.

# La Dame de Carthage

Hachemi Baccouche

Roman historique, ou allégorique, *La dame de Carthage* permet à Hachemi Baccouche de dresser un tableau de la vie tunisoise raffinée, dans un milieu de lettrés et de notables au temps de la domination espagnole. Histoires d'amour entre un jeune noble poitevin, envoyé ou carrément espion de François 1er et une captive chrétienne affranchie, Meriem d'une part, puis d'un capitaine de l'armée espagnole, Gaétano et d'une jeune Tunisoise de bonne naissance, Leïla. Amours traversées comme on s'en doute, au point que la jeune fille finira ses jours en gardienne du marabout de Sidi Nacer. Mais Baccouche est surtout un humaniste et un homme de culture à la fois arabe et française. Issu d'une grande famille de la Régence dont il fut conseiller politique, il oeuvra pour un rapprochement entre les trois religions monothéistes et un dialogue entre les peuples. Il donne donc une approche sociologique et politique de ce que fut l'échiquier politique en 1541 : Charles-Quint est maître de Tunis, ville gouvernée officiellement par le souverain hafside Moulay Hassan, tandis que la Sublime Porte menace d'envahir le pays, soutenue discrètement par François 1er. De leur côté, les tribus berbères autour de Kairouan, s'organisent pour renverser le roi, chasser les Espagnols et barrer la route aux Turcs. La fin fut plus heureuse pour les amants chrétiens qui se marièrent et eurent beaucoup d'enfants : l'aînée reçut le prénom de Leïla. Sur la tombe de sa sainte marraine, fut creusée une coupelle remplie d'eau pour abreuver les oiseaux ... Les Turcs prirent enfin La Goulette et mirent sur le trône un nouveau souverain.

Annie Krieger - Krynicki nous donne ici un extrait de ce récit.





Depuis trois jours, des tentes sont dressées autour du Marabout de Sidi Nacer. Le mausolée situé au haut de la colline de Carthage entre l'ancien port punique et la Malga vient d'être blanchi à la chaux ainsi que les dépendances qui s'étendent tout autour sur une assez vaste superficie. Ces dépendances comprennent une mosquée, une grande salle d'eau pour les ablutions, ainsi que des chambres pour les pèlerins. Mais ces logements ne suffisent pas à la foule qui afflue de Tunis et de ses environs, et parfois de contrées lointaines comme Kairouan. Aussi est-ce par centaines que l'on voit des tentes de toutes couleurs et de toutes formes éparpillées sur la colline. Un petit cimetière attenant à la *Zaouia* étale ses simples tombes blanches dont

quelques-unes servent d'appui pour soutenir les toiles. Mais le campement s'étend jusqu'à une place remplie de dalles, de chapiteaux, de colonnes, et de gros blocs de pierre disposés en gradins que quelques sages appellent « l'amphithéâtre des ignorants ». De là, l'œil découvre une vue magnifique : d'un côté, le golfe aux couleurs nuancées allant du bleu au vert, de l'autre des vergers, un lac, un deuxième lac et encore la mer.

Les marchands de friandises ont disposé leurs tréteaux et leurs planches pour proposer dans un moment leurs pâtisseries de semoule, de dattes et de miel, leurs amandes et leurs pistaches. A une centaine de pieds des dépendances, le dromadaire aux yeux bandés poursuit son interminable ronde autour

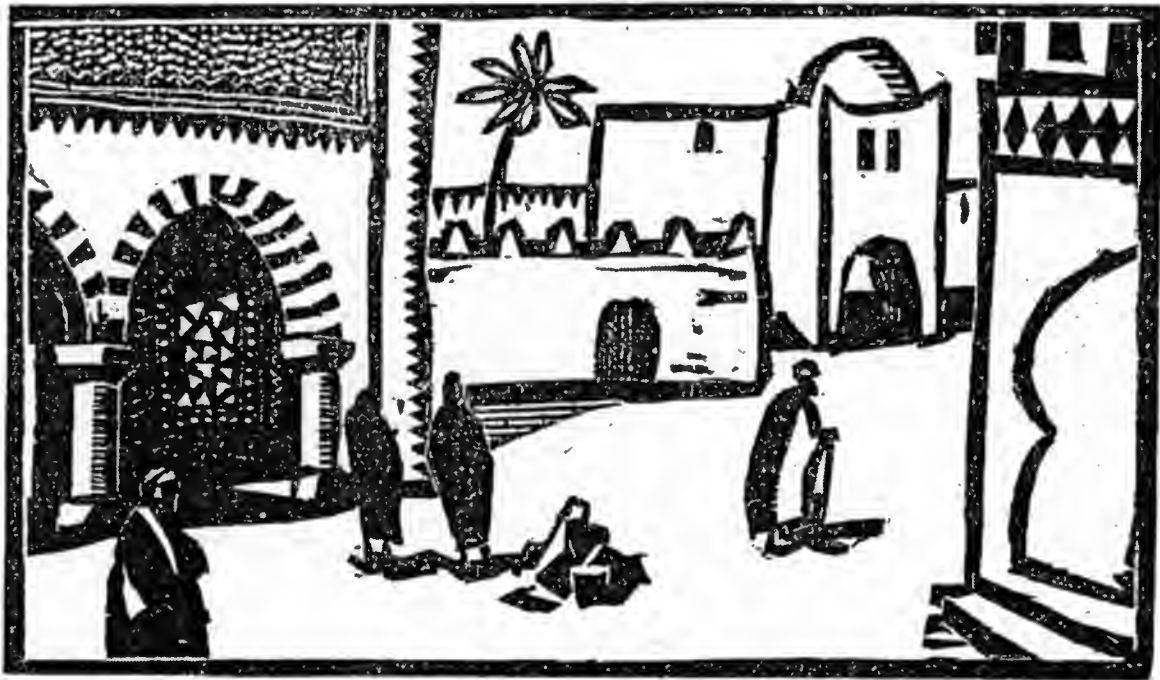


de la noria et les godets déversent leur eau dans un petit bassin devant lequel se presse une foule encombrée de récipients en terre cuite ou en fer étamé.

Dans une chambre des dépendances du marabout, retenue depuis plusieurs jours par le Cheikh Salah, Leila, Meriem et leur Dêda vident sur une table basse le contenu de deux couffins que le grand esclave noir Sadoun vient d'apporter : un *tagine*, sorte de tarte à base de viande de mouton et d'œufs fortement épicée, des *banadeks*, boulettes de viande baignant dans une saucé relevée, du *mselli*, viande confite encore, ainsi que toutes sortes de plats de ce genre conçus pour être conservés et constituant le menu traditionnel du voyageur ; des olives noires et vertes, des poivrons et d'autres légumes marinés, des galettes, du pain et des

pâtisseries. Il y a là de quoi nourrir une nombreuse famille pendant plusieurs jours : c'est qu'il faut prévoir la part des pauvres. Demain vendredi, Sadoun apportera encore deux couffins chargés à plat bord et quand, le soir venu, les deux jeunes filles regagneront leur maison, il n'en restera rien.

Elles sont arrivées ce matin, quand le soleil de la fin août blanchissait à peine la nappe d'eau du golfe. Leur demeure d'une nuit, pour éviter les va-et-vient entre le marabout et la maison qui n'en est pourtant qu'à deux lieues, les attendait toute fraîche, lavée à grande eau et badigeonnée depuis la veille sous l'œil vigilant de Dêda. Sur des nattes de jonc étendues par terre, plusieurs matelas sont disposés l'un sur l'autre pour former des couches moelleuses. Des draps sur lesquels chaque jour on



a éparpillé des fleurs de jasmin embaumement la pièce. Non loin de là se trouve la chambre de leur cousine Saïda. Dans un moment, elles la retrouveront ainsi que d'autres parentes ou amies, qu'elles ne voient qu'une fois l'an à l'occasion de ce pèlerinage.

Dès son arrivée, Leila est allée s'agenouiller dans le mausolée près du tombeau du saint et a récité la *patiba*. Meriem, pendant ce temps s'affairait dans la chambre.

La fête durera deux jours. Cet après-midi, une fois la quatrième prière de la journée terminée, il y aura une fantasia. Des cavaliers venus de toutes parts s'affronteront en de pacifiques démonstrations. Aussitôt après, il y aura une *aïssaouya*. Les servants de cette confrérie, après des prières qu'accompagnent des gestes rituels, protégés

par leur patron le saint Sidi-Aïssa, avalent des scorpions et des clous et se transpercent de sabres sans courir de danger. Enfin, après la prière du repas du soir, il y aura des chants à la gloire du Prophète et de Sidi Nacer. Demain vendredi, même programme encore mais avec d'autres cavaliers et une autre confrérie d'*aïssaouya*. Les *aïssaouyas* d'aujourd'hui viennent de l'Ariana, mais ceux de demain originaires, dit-on, de Kairouan, sont célèbres.

L'après-midi, des femmes *rebaïbia* chanteront des cantiques scandés sur leurs tambourins.

Les cavaliers ont dressé leurs tentes légèrement en retrait de l'enceinte des pèlerins. Quelques-uns se promènent dans la foule et les enfants posent des regards émerveillés sur leurs *brem*, ces châles de soie qui les couvrent du

crâne aux épaules, leurs bottes brodées, leurs arquebuses en bandoulière et leurs sabres.

Après la prière de la mi-journée, on ne voyait presque plus personne dehors. A part quelques enfants éparpillés autour des rares figuiers qui dispensent une ombre parcimonieuse aux alentours du marabout, la foule des pèlerins semblait s'être abritée de la chaleur en s'engourdissant dans une sieste.

Peu avant la prière de l'après-midi, le grand village éphémère reprend une vive animation. Dès les derniers accents psalmodiés de la prière, le *tabal* tape sur son tambour et le *zaccar* souffle dans sa flûte de bois au bout évasé et aux notes aiguës, et la foule commence à former un large cercle autour d'eux. Quelques enfants grimpent aux arbres pour mieux voir. Les femmes se rangent d'un côté comme poussées par l'instinct que commande leur condition. Il y a là des bédouines au visage découvert, portant la *mélia*, vêtement composé d'une unique pièce de tissu bleu savamment drapée autour du corps depuis la tête jusqu'aux pieds nus, et des citadines dans leurs *Sefsaris* ; derrière ces voiles blancs ou noirs, on ne distingue que leurs yeux souvent cernés de *kobol* et leurs chaussures, simples babouches ou bien mules brodées.

Le premier cavalier arrive. Il fait corps avec sa monture tant son costume et le harnachement du cheval rivalisent

de richesse et tant les mouvements de l'homme et de l'animal semblent mus par le même commandement secret.

Un coup d'arquebuse du cavalier fait jaillir du groupe de femmes des yous-yous stridents et prolongés cependant qu'un homme crie :

Salut au Prophète !

Que cette prière est bénéfique pour tous !

Aujourd'hui c'est Jeudi.

Que Mohamed soit parmi nous !

Que Satan soit maudit !

En entrant dans le grand cercle formé par la foule, le cheval se dresse sur ses jarrets arrière et reste un instant ainsi comme pour saluer. Puis, rythmant ses pas sur les accents de la *zokra* dans laquelle souffle le *zaccar*, il s'approche de ce dernier et, alignant ses pattes avant, il recule progressivement ses pattes arrière jusqu'à se trouver presque ventre à terre. Cette sorte de révérence, dont on n'arrive pas à savoir si c'est le cavalier qui la commande, est saluée par des yous-yous et des cris de joie. Comme pour remercier, le cheval agite la tête de bas en haut.

Et c'est la ronde prodigieuse au cours de laquelle cavalier et cheval semblent des êtres ailés. Le grand châle vole au-dessus des épaules de l'homme tandis qu'un tissu vert brodé d'argent dessine deux ailes au-dessus de la croupe de l'animal. La lame du sabre jette de temps en temps des étincelles en jouant avec le soleil puis, l'arme remise au fourreau, l'arquebuse crache



sa fumée et sa détonation déchaîne les cris d'admiration et les vous-yous.

Le *zaccar* souffle plus fort dans sa flûte, le *tabal* tape plus fort sur son tambour, le pas du cheval devient plus rapide. Le cavalier s'est débarrassé de son arquebuse et, brandissant son sabre, bride lâchée, se livre à des acrobaties. Il se baisse jusqu'à terre, dépose son sabre, puis le reprend au tour suivant sans que le cheval ralentisse son allure. Il quitte la selle et s'appuyant contre l'encolure de sa monture, esquisse quelques pas rapides à ses côtés.

La foule acclame cette prouesse. Le cheval s'arrête devant le *zaccar* et salue en secouant la tête.

Luisant d'écume, il est encore plus beau. Le cavalier, pied à terre, salue fièrement et les caresses qu'il prodigue à sa monture attestent que c'est d'elle

qu'il tire sa fierté.

Voici le deuxième cavalier. Il se distingue en se tenant debout sur la croupe de son cheval. Puis le troisième : au coup d'arquebuse, l'animal se cabre ; le cavalier ne s'attendait pas à cette réaction ; il tombe mais, avec beaucoup d'habileté, feint de donner à cette chute l'allure d'un exercice. Les spectateurs ne s'y laissent pas prendre et l'homme se retire.

Le quatrième éblouit tous les yeux par la richesse de son costume et de son harnachement. C'est Gaétano Alvarez. Le pas de son cheval est rythmé sur les notes qui sortent de la flûte du *zaccar*. Devant ce dernier, l'animal secoue la tête puis, pliant ses pattes avant, pose les genoux à terre avec précaution et s'immobilise ainsi un instant. Cette révérence est accueillie avec joie par la foule.

Le cavalier dit quelques mots au musicien et celui-ci joue aussitôt un air en vogue.

Gaétano fait lentement le tour du cercle en saluant les spectateurs. Son cheval, avançant de biais, esquisse des pas de danse sur l'air que jouent les musiciens et dont les paroles sont reprises en chœur par une partie de la foule :

« Bienvenue au fils de notre seigneur

« Il vient par un bel après-midi

« Les regards ne sont que pour lui

« Il fait battre tous les cœurs».

Le sabre à la poignée d'argent tenu verticalement de la main gauche, en même temps que la bride, Gaétano salue de la main droite en la portant du front au cœur.

Cet hommage qui lui est adressé soulève l'enthousiasme de la foule. Gaétano en profite pour prendre à son aise le temps de l'examiner attentivement.

Les deux voiles, d'un blanc qui tire légèrement sur le bleu du ciel de Berbérie, sont au premier rang des femmes. Un instant, Gaétano s'arrête de saluer, et le cheval de danser. L'émotion qui envahit le cavalier est telle qu'il en oublie les règles des pays d'Islam. Il promène son regard, des grands yeux couleur de noisette aux yeux couleur d'émeraude.

Enfin, se ressaisissant, il envoie son sabre tournoyer en l'air, puis donne un

coup d'éperon ; le cheval se cabre, hennit, et se dresse sur ses pattes arrière. Debout sur ses étriers, Gaétano s'empare du sabre qui retombe et la voltige commence.

Le regard perçant de l'inconnu n'a pas échappé aux deux jeunes filles. Sous le voile, leurs doigts s'entremêlent et se crispent.

C'est à croire que le *zaccar* n'arrive plus à souffler dans sa flûte au rythme que lui impose le cavalier car, de temps en temps, les notes aiguës et prolongées s'arrêtent et seul le tambour accompagne les acrobaties de l'Espagnol, les faisant paraître plus impressionnantes.

Gaétano a fini. Il fait encore un tour et, sur le point d'arriver devant le groupe où se tiennent les jeunes filles, il quitte sa selle, mais gardant un pied à l'étrier il se renverse jusqu'à avoir la tête au sol. Une clameur s'élève, vite couverte par les vous-vous et les coups d'arquebuse. Le cavalier dépose son sabre aux pieds des deux amies, nonchalamment. De nouveau en selle, Gaétano va au-devant des musiciens et fait faire à son cheval la même révérence qu'à son arrivée. Ayant mis pied à terre, tenant sa monture par la bride, il va ramasser son sabre les yeux fixés sur Meriem et Leila. En se baissant pour saisir son arme, les coins de ses lèvres dessinent un léger sourire que les femmes occupées à glapir des vous-vous ne perçoivent pas mais qui fait battre deux cœurs de jeune filles.

Les hommes de la *aïssaouya* se sont





lassés de manger des scorpions et des clous, ils ont fini de se transpercer le flanc de lames effilées et de se râper le corps sur des raquettes de cactus. Durant près de deux heures, ils sont restés en transe en se balançant au rythme de chants à la gloire de Dieu et de son Prophète et à la gloire du patron de la confrérie Sidi Yssa. Ce saint traversant le désert du Sahara à la tête de ses fidèles avait pu, grâce à la miséricorde divine, faire manger sans danger, à ses compagnons, des reptiles venimeux et les insensibiliser à la douleur. Au cours de la cérémonie, qui commémore l'exploit du patron, chacun s'est aujourd'hui transformé en chacal ou en tigre. Celui qu'on appelle *Acacha*, immense, terrifiant, est arrivé enchaîné et fortement tenu par plusieurs hommes. Mais la force prodigieuse dont

la cérémonie l'a doté lui a permis de briser ses chaînes, et, souple comme un chat, il s'est débarrassé de ses gardiens et s'est jeté sur la foule, semant la panique. Alors, les invocations à Dieu et à Mohamed et les accents nostalgiques d'un chant à la gloire de Sidi Yssa l'ont calmé.

La cérémonie a pris fin. La foule s'est éparpillée, mais bientôt le muezzin a lancé son appel à la prière du crépuscule. La mosquée étant trop petite pour contenir tout ce monde, on a vu se profiler sur le ciel gris bleu des centaines d'hommes se courbant, se prosternant, se redressant.

Dès les dernières paroles psalmodiées, les fidèles ont regagné leurs tentes pour préparer leur repas pendant qu'il fait encore clair ou bien ont rejoint les promeneurs. ■

# Mouley Ismaïl et Louis XIV

Jean d'Esme

**Jean d'Esme est né en 1894 à Shanghai. Journaliste et écrivain, il fut un spécialiste du roman colonial. *Ce Maroc que nous avons fait* est le seul essai historique de l'auteur. Très documenté, il se réfère à de nombreux spécialistes pour esquisser une synthèse de l'histoire du Maroc. Publié en 1955, ce livre, selon son auteur, « ne constitue ni un plaidoyer, ni un réquisitoire ; il s'efforce, simplement, de rappeler un certain nombre de faits indiscutables et d'affirmer quelques vérités trop négligées dont l'histoire du Maroc démontre qu'ils forment des sortes de « constantes » dans la vie des gens du Maghreb. » En voici quelques extraits, dont une anecdote originale dans les relations des deux souverains, que Marie-Claire Micouleau nous donne à connaître.**

Si l'on tient à en faire le grand roi que la tradition et la légende en ont fait pour l'histoire, il faut chercher des titres à cette grandeur ailleurs que dans l'œuvre nationale de Mouley-Ismaïl. Et sa célébrité lui viendra de sa mégalomanie et peut-être de sa dureté qui, de haines en cruautés, lui confère une exceptionnelle personnalité.

Il fut le bâtisseur des prodigieux palais de Meknès dont il avait fait sa capitale favorite. Contemporain et admirateur fervent de Louis XIV dont la renommée retentissait alors jusqu'au fond du Maroc, Mouley-Ismaïl s'efforça, durant les cinquante-trois années de son règne, de copier le Grand Roi. Il fut « l'empereur du Maroc qu'affola Versailles », selon le mot de l'envoyé de Louis XIV à la cour de Meknès.

Recrutant sa main-d'œuvre à travers le Maroc, utilisant les esclaves et les captifs qu'il parquait dans la ville européenne, il bâtit son énorme cité impériale : le Dar-el-Makhzen. L'ayant enfermée dans quarante kilomètres de murailles de pisé, épaulées de bastions et coupée de portes monumentales, il l'émailla d'une profusion de palais somptueux pour lui et son immense harem, où s'abritaient ses deux cent cinquante femmes et ses huit cents enfants officiellement enregistrés.

Il la compléta, cinquante ans durant, par des pavillons, des magasins, des mosquées, des demeures pour sa suite, des dépendances pour ses innombrables esclaves et serviteurs (quinze mille, dit la légende) et des écuries assez vastes pour contenir les douze mille chevaux

et mulets composant sa cavalerie personnelle - le tout dans un parc de roses et d'oliviers aux bassins de mosaïques précieuses alimentés par des jets d'eau.

Bien qu'il détestât profondément l'Europe, il trouvait chez elle les armes et les munitions qui lui étaient indispensables, ainsi que les captifs dont il avait besoin. Aussi bien, développa-t-il le plus possible son commerce avec cette Europe qu'il haïssait, particulièrement avec les Pays-Bas.

Avec la France, il s'efforça de maintenir des relations cordiales - de maintenir. En effet, depuis 1664, depuis l'avènement de Mouley-Rachid, premier sultan de la dynastie, la France était représentée au Maroc par deux consuls, l'un résidant à Salé, l'autre à Tétouan.

En 1682, après de longues négociations au sujet du rachat des prisonniers français, menées par le consul Prat appuyé par l'escadre du chevalier de Châteaurenaud, Mouley-Ismaïl décide l'envoi à Versailles d'un ambassadeur, EI-Hadj-Mohammed-Thumin. Celui-ci, porteur d'une de ces lettres orientales, fleurie de compliments, parfumée de louanges et semée d'invocations à la protection divine, finit par signer, à Saint-Germain-en-Laye, avec MM. Colbert et de Seignelay, un traité valable pour dix années. Deux ans plus tard, le baron de Saint-Amans et, dix ans après lui, Pidon de Saint-Olon, conduisaient une mission auprès du sultan marocain. Ils étaient chargés de

faire ratifier le traité de 1682 et de le rendre perpétuel. Les résultats obtenus furent minces, la rapacité de Mouley-Ismaïl ayant refusé de transiger sur le prix exorbitant qu'il exigeait pour le rachat de tout captif chrétien.

Malgré quoi, dans son désir foncier de développer les rapports existant entre son pouvoir et la France, Mouley-Ismaïl qui, chimériquement, espérait une aide financière et même militaire du plus grand des rois d'Europe, décida l'envoi d'une seconde ambassade à Versailles.

Outre une suite importante, Abdallah emmenait avec lui le sieur Fabre, marchand provençal installé au Maroc depuis longtemps et qui avait été promu aux fonctions de chef interprète de l'ambassade.

L'arrivée à Brest et le voyage jusqu'à Paris furent l'occasion de réceptions brillantes et de manifestations enthousiastes. Les populations se pressaient sur le passage de ce personnage exotique qui piquait la curiosité générale. Partout, l'accueil fut empressé et cordial. Enfin, au bout de vingt-huit jours, le cortège arriva à Paris où le baron de Breteuil avait fait préparer, pour héberger la mission, l'hôtel des Ambassadeurs.

Le 16 février, Breteuil alla prendre l'envoyé chérifien dans son carrosse et le conduisit à Versailles. Le cortège pénétra à onze heures dans la salle du trône. Il se composait de deux Suisses ouvrant la marche, puis de l'interprète



Mouley Ismaïl admirateur de Louis XIV

du roi ; ensuite s'avancait Ben-Aïcha qu'accompagnaient Breteuil, introducteur des ambassadeurs, à droite, et Saint-Olon à gauche. Enfin venaient les deux secrétaires marocains et les serviteurs portant sur leur tête les maigres présents offerts par le sultan : une selle et une bride de cuir rouge, cinq ballots de mousseline, quelques peaux de tigre et de lion. Aux côtés du roi étaient assis le duc d'Anjou, le duc de Berri et le marquis de Torcy.

Ben-Aïcha se prosterna trois fois puis il prononça une longue harangue où se succédaient les hyperboles à la louange de Louis XIV, et où était savamment développé un parallèle entre l'empereur de France et celui du Maghreb. Il précisa en terminant que sa mission avait pour objet de cimenter une alliance indissoluble et de négocier l'échange et le rachat des captifs. Puis, il remit ses lettres de créance entre les mains du roi. Celui-ci répondit en peu



Louis XIV par Rigaud

de mots à Ben-Aïcha, « qu'il est bien aise de le voir, qu'il nommera des commissaires pour écouter ses propositions et qu'il tâchera de lui faire plaisir ».

Alors, on apporta les présents destinés à l'ambassade : deux chandeliers en cristal, deux horloges, une douzaine de montres, dont deux garnies de rubis et de diamants, douze vestes de brocart, deux coupes aux reliefs d'argent, quatre fusils, quatre paires de pistolets, un tapis, un lit de repos et des sièges de la

Savonnerie.

Pendant quatre mois, on l'initia à toutes les curiosités susceptibles de l'intéresser : Notre-Dame, l'Observatoire, l'Opéra, les bals du Palais-Royal, les Gobelins, Versailles et les grandes eaux, enfin la machine de Marly. A Saint-Denis, le prieur de l'abbaye reçut ce mécréant avec ses religieux sur le parvis de l'église et lui fit entendre les grandes orgues.

« L'envoyé chérifien se comportait



Le mausolée de Mouley Ismaïl

d'ailleurs en toutes circonstances avec esprit et délicatesse. On citait les mots heureux qu'il avait prononcés avec à-propos dans diverses circonstances. Par exemple, lorsqu'on lui avait demandé pourquoi les hommes de son pays épousaient plusieurs femmes, il avait répondu : « C'est afin de trouver réunies en plusieurs les qualités que chaque Française possède en une seule<sup>1</sup> ».

Cependant, toutes ces grâces n'avancèrent pas les affaires.

Lorsque les commissaires du roi, Maurepas et Torcy, discutaient avec

1. Relation de Saint-Olon.

Ben-Aïcha des conditions d'échange et de rachat des prisonniers, ils se heurtaient à un mur. Une fois de plus, la rapacité d'Ismaïl se refusait à tout compromis. Il y avait cinq mois que la négociation se poursuivait sans faire aucun progrès. A Versailles, on commençait à trouver que l'entretien de l'ambassade revenait cher pour un profit illusoire. Au mois d'avril 1699, il fut décidé qu'on mettrait un terme à la mission du vizir chérifien. Le 26 du même mois, le roi lui accordait son audience de congé. Le 6 mai, il quittait Paris avec sa suite et, le 24, il s'embarquait à Brest à bord du vaisseau *La Dauphine* qui cinglait vers la côte marocaine.

Arrivé à Meknès, l'ambassadeur rendit compte à son maître des maigres résultats de sa mission et la colère éprouvée par celui-ci faillit coûter cher aux marchands français établis dans l'empire.

De cette longue mission devait sortir le plus burlesque des projets - et la plus étrange des demandes en mariage.

Au cours des fêtes auxquelles Ben-Aïcha avait assisté à Paris, il avait été particulièrement charmé de la grâce et de la beauté de la princesse de Conti. Fille légitimée de Louis XIV et de Mademoiselle de la Vallière, jouissant



à la cour des prérogatives des filles de France sous le nom de Mademoiselle de Blois, elle était, encore fort jeune, restée veuve du prince de Conti, neveu du Grand Condé. Le roi avait pour elle une prédilection particulière. D'ailleurs, elle était unanimement aimée et, fait peut-être unique dans l'histoire des cours, elle n'inspirait que des propos bienveillants. Madame de Sévigné l'appelle « Conti la belle, Conti fille des dieux, fille des Amours ». Boileau s'extasiait sur la souplesse de sa taille et La Fontaine écrivait :

*L'herbe l'aurait portée ;  
Une fleur n'aurait pas  
Reçu l'empreinte de ses pas.*

Cette séduction fit germer dans la pensée de Ben-Aïcha l'idée la plus saugrenue qu'ait jamais conçue un ambassadeur et un courtisan.

Pourquoi son maître ne demanderait-il pas à Louis XIV la main de sa fille, cette princesse accomplie qui ferait une sultane incomparable ? Il s'en ouvrit à Ismaïl qui acquiesça sur-le-champ au projet. Cette union, mieux que n'importe quel acte diplomatique, le placerait aux yeux de l'univers sur le même pied que le Roi-Soleil, ce qui était son idée fixe. Ce fut Ben-Aïcha qui écrivit à Pontchartrain une lettre où était formulé le désir du souverain chérifien. « Notre empereur prendra la princesse pour femme selon la loi de Dieu et de son prophète Mahomet, assurant qu'elle restera dans sa religion, intention et manière de vivre ordinaire. »

Cette lettre qui avait un certain

caractère officiel était accompagnée d'une autre plus personnelle où Ben-Aïcha insistait sur les avantages que présentait l'accomplissement d'un tel projet.

La démarche du ministre marocain fut accueillie à Versailles par un éclat de rire général. L'héroïne de l'aventure devint le sujet de mille madrigaux galants ou ironiques. Ce fut pour la cour un sujet inattendu de divertissement.

Pontchartrain ne répondit pas aux lettres du vizir. Mais le négociant Jourdan, qui les avait apportées et s'en retournait à Mekhnès, fut chargé par lui de dire à Ben-Aïcha que « lorsque l'empereur du Maroc serait assez touché des vérités du christianisme pour l'embrasser, il serait alors en droit beaucoup plus apparent de se faire écouter ».

Le 22 mars 1727, âgé de quatre-vingt-quatre ans, mourait Mouley-Ismaïl. Il fut considéré comme l'un des plus grands sultans du Maghreb. Pourtant son oeuvre, tout entière bâtie sur son autorité personnelle, s'écroula d'un bloc avec lui, révélant ainsi une précarité et une fragilité que la façade de somptuosité et de cruelle autorité du règne avait masquées aux yeux du populaire et des nations européennes. ■

*François Pidou,  
Chevalier de Saint-Olon  
Estat présent de l'Empire de Maroc  
Paris - 1694.*

# Jacqueline de Vialar, maître céramiste

Eugène Angeli

**Née à Alger, Jacqueline de Vialar appartient à une grande famille dont le nom est lié à l'histoire de l'Algérie française. Son père, le baron de Vialar, était le petit-fils d'Augustin de Vialar qui arriva, à la suite du maréchal Bugeaud, en 1830 et fut un des premiers colonisateurs du pays. Il y consacra sa fortune et l'Algérie lui doit de nombreux centres tels que Boufarik, Fort-de-l'Eau, Vialar, etc... Son effigie est à la droite de Bugeaud, sur le monument élevé à la gloire des premiers colons, à Boufarik. La grand'tante de la céramiste, Emilie de Vialar, se rendit célèbre dans le monde entier en créant un ordre religieux : les Sœurs de St-Joseph de l'Apparition, dont les Maisons sont disséminées de l'Australie à la Birmanie, des Pays nordiques à l'Afrique. Emilie de Vialar fut béatifiée par le Souverain Pontife, à Rome, en 1938, et canonisée à Rome, en 1950.**

**Eugène Angeli, dans la revue Algeria, lui a consacré un article que nous reproduisons ici.**

Après bien des années d'études, de recherches, de patients travaux, Jacqueline de Vialar s'est imposée, par son talent de maître-céramiste, dans ces pays de l'Afrique du Nord qui avaient semblé oublier l'âge d'or de la céramique au Moyen-Age, auquel ils participèrent cependant avec éclat.

Les faïences de la grande mosquée de Kairouan, du IX<sup>e</sup> siècle, envoyées de Bagdad à l'émir tunisien, vont décider du sort de notre céramique musulmane. Par des envois, des élèves formés sur place, les pays d'orient vont exercer leur influence en Tunisie et en Algérie

sa voisine, pendant les trois siècles qui suivront. La terre émaillée participe alors à l'architecture par la décoration des façades, des pavages. Des vases et des plats sont également fabriqués.

C'est vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qu'un mouvement de rénovation et même de création se dessina en Algérie. C'est de Touraine que vint à Alger un des premiers artisans, nommé Soupireau, qui allait créer l'émulation nécessaire à la renaissance de cet art. Il fonda, en 1888, un atelier, appliquant la technique orientale de la peinture sous couverture vitreuse. C'est aussi l'orient



qui donnait ses motifs. Soupireau forma des élèves et transmit le « noble art de terre » à toute une équipe : Mlle Langlois monta avec son père un atelier nouveau ; M. Lamali porta ensuite son métier à Safi, sur la côte marocaine et, enfin, M. Omar Ghammed, qui devint un maître et qui pratiqua, à l'École nationale des Beaux-arts d'Alger, un enseignement fécond. On doit citer le nom encore de Delduc, qui fit un séjour en Iran et légua le métier à son

fil, puis celui de Mme Jacqueline de Vialar, élève de notre Ecole des Beaux-arts, à qui les miniatures persanes ont inspiré de somptueuses pages décoratives. La tradition est ainsi renouvelée et compte quelques représentants de talent.

Jacqueline de Vialar prit le goût des choses de l'Orient chez son oncle, le colonel de Vialar, qui fut attaché militaire à l'ambassade de France de

Stamboul, du temps de Loti et resta l'ami de l'écrivain.

Elle suivit les cours des Beaux-Arts d'Alger et fut vite attirée par la céramique. Des stages chez des artisans locaux, spécialistes des dessins géométriques et des fleurs stylisées, lui apprirent à poser ses couleurs, à enfourner et à surveiller une cuisson dans un four à bois soumis à toutes les incertitudes du feu.

Un ami de sa famille lui avança l'argent nécessaire à la construction d'un four personnel et depuis, seule, au cours d'expériences souvent coûteuses et démoralisantes, elle apprit les finesses du métier de céramiste, et quelques tours de main qui lui sont personnels donnent à ses oeuvres une originalité certaine.

Vingt années d'effort, un goût, un métier qui n'ont cessé de s'affiner, ont fait de Jacqueline de Vialar un des maîtres-céramistes du moment, de ceux qui impriment à leurs oeuvres une personnalité d'autant plus marquée qu'ils en sont à la fois les créateurs et les artisans, poursuivant eux-mêmes la série des délicates opérations de leur art, du malaxage de la terre au façonnage, à la décoration et aux cuissons finales. Celles-ci surtout exigent, on le sait, la surveillance du maître, puisque la chaleur transforme les couleurs selon le degré qu'elle atteint, et qu'une conduite irrégulière du four suffit à compromettre un ouvrage achevé.

Après quelques années, Jacqueline de Vialar a abandonné la poterie et les

objets usuels trop répandus dans le commerce, pour se consacrer aux panneaux décoratifs. En 1937 encore, elle fournit les carreaux de faïence nécessaires au revêtement des salles du Pavillon de l'Algérie à l'Exposition internationale de Paris. Ses panneaux, véritables oeuvres d'art, participent au décor mural comme le fait la tapisserie, avec une préciosité de matière plus grande encore par la douceur et la variété des coloris, la patine des ors vieillis, la pâte craquelée où l'on sent encore le frémissement des doigts qui l'ont modelée. Les motifs sont généralement inspirés de l'art persan. Dans les scènes, les types, on retrouve la candeur et la précision du dessin, la fraîcheur naïve des miniaturistes du XV<sup>e</sup>, comme celle des estampes japonaises. De telles oeuvres, parfaitement et sobrement encadrées, rassemblent les trois qualités de forme, de matière et de décor. Elles sont particulièrement attachantes par tout ce que l'artiste a mis de soi, non seulement dans la création elle-même mais dans sa réalisation artisanale.

Deux des oeuvres de Jacqueline de Vialar figurent en bonne place au Musée d'Alger.

D'autres sont dispersées à Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Alger et en de nombreuses villes d'Algérie.

L'ambassadeur Robert Murphy a emporté un de ses panneaux aux États-Unis. S. E. Roca, ambassadeur d'Argentine, en a acheté deux pour Buenos Aires. L'ambassadeur Duff Cooper en



possède un, comme souvenir de son passage à Alger.

En 1939, M. Deltour, directeur de la Galerie Charpentier, Faubourg Saint-Honoré, devait présenter, pour la première fois à Paris, des œuvres de Jacqueline de Vialar. La guerre empêcha l'exposition. Mais le projet a été repris et la sympathique céramiste algéroise a exposé un bel ensemble de ses œuvres dans une galerie parisienne.

Déjà, en 1948, la revue *Arts* se fit l'écho d'une exposition des panneaux de céramique de Jacqueline de Vialar à Alger.

« Jacqueline de Vialar, écrivait notre confrère, témoigne d'une très belle

entente de son art. Elle y révèle une personnalité réelle, éprise tout à la fois des fastes du rêve, de l'élégance du dessin, des somptuosités de la couleur. Elle joue des ors profonds, des sonorités éclatantes, tout aussi bien que des tons légers et des délicatesses du trait. Son imagination, qui la porte parfois aux raffinements aigus de l'ancienne Perse, ne fait pas tort en elle à l'artisan ; elle utilise, avec une parfaite intelligence de son métier, toutes surprises de la cuisson ».

Plus tard, elle devra affronter la critique parisienne et les spécialistes métropolitains avec sérénité, et grâce aussi aux mérites de son réel talent. ■

# Carthage au début du XX<sup>e</sup> siècle

Lucie Delarue-Mardrus

**Lucie Delarue-Mardrus (1880-1945) est née à Honfleur d'une famille de vieille souche normande. Ses premiers poèmes : *Occident*, (*Revue Blanche* 1901), *Horizons* ou *Ferveur* sont inspirés par son terroir mais aussi transcendés par le lyrisme, la désespérance ainsi que le goût du large et des aventures, hérité de ses ancêtres. Aspiration à l'aventure qu'elle concrétise en refusant la demande en mariage d'un officier, Philippe Pétain, qu'elle juge ennuyeux pour, en 1900, s'unir à Joseph-Charles Mardrus (1868-1949). Ce médecin, chargé de mission par le Ministre de l'Intérieur au Maroc et en Orient, accédera à la célébrité en traduisant *Les mille et une Nuits*, de 1898 à 1904.**

**Son portrait est tiré de l'Album de M. Mariani, créateur du vin à la feuille de coca, ancêtre du Coca-Col, et Gotha des célébrités des arts, des lettres, de la politique et de la société, et consécration suprême de notoriété en l'année 1910.**

Son mari l'entraîne à la découverte de pays nouveaux qu'elle ne connaissait que par ouï dire, de déserts, d'oasis et aussi de personnages pittoresques et fabuleux. Elle tentera de s'y délivrer d'une tristesse pesante et déchirante :

« Beau jour, moi, je ne suis ni la croyante ni l'aimante

Hélas ! Vers aucun but mon âme ne s'aimante

Et le trouble qu'éveille en moi quelque splendeur

Fait ma voix plus muette et plus triste mon cœur »

Elle y puisera pourtant une nouvelle inspiration pour son oeuvre grâce au voyage à travers la Tunisie, le Sud Oranais, la Turquie, l'Égypte et

la Palestine in *El Arhab* (*L'Orient que j'ai connu* ; 1904). Avec un humour impayable, et elle raconte ses cavalcades épiques aux côtés de son mari à travers la Khroumirie. Elle puise aussi dans la Tunisie antique l'idée de son drame *La prêtresse de Tanit* qui sera joué dans le théâtre antique de Carthage en 1907. En 1908, elle publiera parmi plus d'une trentaine de romans psychologiques, contemporains, cruels ou déchirants dont *Réalga* et *L'Hermine passant*, son poème orientaliste *Figure de prone*, ardent, voluptueux, éclatant et enflammé. Elle animera de sa verve les cercles mondains et artistiques - notamment les soirées cosmopolites de Myriam Harry, mimant et chantant des



airs en patois normand ; devant les invités, Colette déclamaient ses poèmes, subjuguée par la poétesse, longue dans sa robe noire et aux yeux bleus sous l'épaisse frange châtain. Devant les amis de Mardrus, Derain, Bourdelle, Zadkine, Alfred Jarry et Victor Margueritte, celle que ses intimes surnommaient Princesse Amande, prenait des poses plastiques inspirées des danses orientales ou du serpent des sables.

Carthage l'inspire quoiqu'elle dise - Ecoutons-là.

L'idée d'habiter Carthage pendant les mois chauds m'impressionnait beaucoup. Emotion pour ainsi dire scolaire où Didon, Scipion, Caton, Annibal jouaient les premiers grands rôles ; émotion littéraire aussi, la *Salammô* de Flaubert juxtaposant sa silhouette inventée, magnifiquement barbare, aux furieux carnages de la guerre inexpiable et autres événements d'avant J.-C. Ensuite la colonisation romaine, puis les martyrs chrétiens, puis les Vandales, puis saint-Louis, tout, vraiment, venait s'en mêler. Dans ce coin d'Afrique si lourd de splendeurs et férocités passées, comment ne pas se monter la tête ?

Carthage ?

De cet amas de destructions successives, que reste-t-il ? Rien. Ou plutôt, si. Un nom.

Peut-être est-ce plus grand que des ruines ; mais quel vide !



*Parfois des matras, au fond d'une bouteille,  
Glissent tout un trou-mato avec son appareil.  
Barani, ton vin, plus étrange merveille,  
Au cœur de tes glaciers enferme le soleil !*

*Lucia DeLarumbe-Mardrus*

Sous mes yeux déçus, des terrains plus ou moins écorchés par la superficielle charrue arabe, dépourvus d'arbres, entourés seulement de haies de cactus, descendaient doucement vers la mer. Colline sans histoire, dirait-on, tant elle sait bien se taire sur tout ce qu'elle a vu. Pas un vestige. Pas un signe. Seuls les quatre vents semblent s'y être donné rendez-vous. Car il ne passe pas une minute qu'ils ne soufflent, aussi bien en plein soleil qu'en pleine nuit étoilée, avec des violences de tempête.

A l'époque dont je parle s'élevait, au sommet de cette colline muette, une cathédrale très blanche et très laide autour de laquelle ne manquait qu'une ville. En effet, nulle autre habitation dans son ombre que le couvent des

Pères Blancs et, deux pas plus loin, le seul hôtel de la région (celui que nous habitons). Ces deux constructions représentaient en tout et pour tout la nouvelle Carthage.

Cependant, beaucoup plus loin, en bas, dans le creux, une épicerie toute neuve et peinte en rose portait en énormes lettres noires l'enseigne « A Salambô ».

La première fois que je vis cela, je pensai que Flaubert devait bien souffrir dans son au-delà, premièrement à cause de l'orthographe défectueuse, lui qui s'était donné tant de peine pour expliquer qu'il fallait faire sonner les deux M dans le nom de son héroïne, ensuite parce que celle-ci devenant la mairaine d'une épicerie, rien, sans doute, ne pouvait lui être plus désagréable.

Aux dernières nouvelles, il paraît que c'est justement autour de cette épicerie que s'est construite la ville tant attendue par la cathédrale, que *Salambô* est présentement une station estivale fort recherchée.

On se doute qu'une bonne moitié de ceux qui y vivent ignore profondément son origine. (Je parle ici du livre de Flaubert et non de l'épicerie.)

Par ailleurs, de mon temps déjà, les fouilles, qu'on commençait timidement, avaient fait connaître que Flaubert s'était royalement et du tout au tout trompé, quant aux fabuleuses toilettes de sa Salammbô (avec deux M) ; car une statue encore peinte d'Arisatbâal, qu'on venait à notre arrivée de

découvrir, les rejette toutes sans pitié dans le magasin aux défroques littéraires. La vérité, c'est qu'en contradiction formelle avec les imaginations vestimentaires de l'écrivain, cette prêtresse de Tanit est habillée d'une robe tanagréenne, sommée d'une coiffure pharaonique, et que ses petits pieds nus sortent d'une jupe formée par deux ailes croisées, deux ailes d'épervier qui prennent racine dans ses hanches.

Ces petits pieds, ils avaient vengé la prêtresse des ironies du Père Blanc qui la commentait aux rares visiteurs égarés dans le musée dont il était le conservateur.

« Regardez s'ils sont jolis !... » disait-il amoureuxment. Mais aussitôt, avec un rire moqueur : « Et voilà tout ce qui reste d'elle ! »

Au fond du sarcophage dont la statue, maintenant verticale, avait été le couvercle pendant toute une éternité, ce n'était que quelques ossements mêlés à de la résine, cette résine bouillante des Carthaginois qui faisait de leurs morts, en quelques secondes, des squelettes.

Ces modestes fouilles auxquelles on devait pourtant une pièce aussi rare, elles étaient dirigées par les Pères mais exécutées par une unique pioche : celle du patron de l'hôtel, un Italien illettré. Rien, au dehors, ne révélait les sépultures. On tapait au hasard dans la colline, et la mort punique, tout à coup, racontait son secret si bien gardé pendant des siècles.

Les ensevelis semblaient, de leur vivant, avoir tout prévu. Ni les Romains, ni les Vandales, ni les Arabes, ni les Chrétiens ne les avaient violés. Tout prévu. Mais pas le patron de l'hôtel Martinole.

Quand sa pioche avait trouvé le bon endroit on pouvait, après déblaiement, descendre dans la tombe. C'était au moyen d'un couffin ou panier à provisions. Une poulie, une corde, et, les deux pieds dans le panier, on s'enfonçait comme dans un puits.

De ces perquisitions funèbres, j'ai rapporté quelques menus trésors : un anneau de bronze, quelques monnaies, un rien de fard encore rose, une dent (que je veux être celle d'un suffète) et autres débris auxquels j'ai joint mes trouvailles solitaires, celles que je faisais sans jamais rien chercher, les jours où je descendais à travers les asphodèles jusqu'aux thermes d'Antonin, unique témoin de l'antiquité, c'est-à-dire trois ou quatre colonnes romaines tombées dans les vagues, et qui semblaient rouler avec elles.

Du bout de ma canne indolente je ramenaï ce qui se présentait, puis ramassais. Je conserve ainsi de minuscules amulettes qui semblent égyptiennes ; et mon principal butin est ce tout petit adolescent, sorte de biscuit blanc, qui fit jadis l'admiration d'Auguste Rodin.

Cependant, si Carthage n'était plus



La colline de Carthage.

qu'un désert, la nature se chargeait, à certaines époques de l'année, et fort étrangement, de lui rendre tout le tragique de son histoire. Alors sortaient du sol, en un seul jour, des champs entiers, des fleuves, des torrents de coquelicots. Et la colline, farcie de capitales englouties, avait l'air de suer le sang jusque dans la mer.

Une autre particularité : l'esprit de haine qui, jadis, bouleversa cette terre de drame, s'y maintenait sous des formes pour le moins imprévues. Ce n'est qu'à Carthage que j'ai vu se battre des poules, et bien plus furieusement que leurs coqs. De deux ânes qui se détestaient sans qu'on pût deviner pourquoi puisqu'ils n'appartenaient pas au même maître et logeaient fort loin l'un de l'autre, il ne resta plus qu'un seul, la nuit où le premier brisa tout pour sortir de son écurie et venir tuer le second dans la sienne. Enfin, de la fenêtre de l'hôtel, j'entendis et vis un soir, sous la lune, la provocation en duel du consul d'Espagne au consul d'Autriche, vieux messieurs, inoffensifs qui, du reste,

s'injuriaient en français avec l'accent belge. Et que dire du chef de gare et de la marchande de tabac, sa voisine, deux des rares habitants de la vallée, ne parlant tout le long du jour que de s'entr'assassiner ?

La somptueuse décomposition de l'automne était venue à son heure transformer notre forêt, chaque jour y apportant sa merveille. Les feuilles ne tombaient pas encore mais un vaste camp du drap d'or s'étendait à perte de vue autour de nous et devant nous, parmi quoi les troncs des chênes-lièges faisaient de violents contrastes de par les couleurs fantastiques qu'ils prenaient, allant du gris violet au vert le plus électrique.

J'avais maintenant mon petit étalon à moi, joueur comme une chèvre, et qui, doué de cette intelligente sensibilité qui distingue les chevaux arabes, comprenait et suivait toutes mes humeurs sans que j'eusse à lui faire le moindre signe. Sur une bonne selle européenne, je pouvais, pendant des heures, aux côtés de mon mari, courir la grande aventure sylvestre, sans avoir comme les premiers temps, à remettre les mêmes ecchymoses dans les mêmes boucles ou nœuds de ficelles qui les avaient produites sur le bât arabe.

J. C. Mardrus cherchait des sources. (Il goûte les différents crus de l'eau comme d'autres ceux du vin). Quand il en avait découvert une nouvelle, nous descendions de nos chevaux pour boire. C'était dans une écorce creuse ou bien

dans une longue feuille d'arum roulée en cornet, l'un ou l'autre de ces récipients sauvages laissés là par les Arabes pour que ceux qui viendraient à la source après eux pussent y boire comme eux.

Et nous faisons quelquefois des quatre-vingts kilomètres par jour, aller et retour, en pleine forêt, pour ces découvertes-là.

Notre rude vie équestre s'accompagnait à l'auberge, d'un inconfort auquel je repense souvent pour m'étonner d'en avoir alors si peu souffert. Il vaudrait mieux dire pas souffert du tout.

Les repas qu'on nous servait n'avaient d'à peu près possible qu'une soupe de chien chaque soir engloutie avec un appétit joyeux. Le reste n'était que gibiers brûlés, oeufs amers, légumes à moitié crus. Les chambres que nous occupions, petites et primitives, moisissaient dans l'humidité que ne cessait d'exhaler la forêt universelle. Rien de tout cela n'importait. Seuls importaient nos chevaux et les hasards de chaque journée.

De quoi se plaindre au milieu des décors les plus beaux, des épisodes les plus inattendus ? Je m'amuse et m'étonne encore à l'heure qu'il est d'avoir vu J. C. Mardrus, au cours de plusieurs semaines de Kroumirie, rendre la justice sous un chêne, exactement comme le roi saint Louis. Certes, il n'avait pas cherché cette royale attitude. La force de sa réputation seule en était responsable. Sans même s'être donné le mot, les tri-

bus kroumires avaient pris l'habitude de ne s'en référer de leurs différends compliqués qu'au seul chef choisi par leur sûr instinct.

Au débouché du sentier qui nous éloigne du village, un vieillard se détache de la petite foule masculine et bigarrée qui le suit. Il s'élançait avec toutes sortes de saluts vers J. C. M., baise son étrier et le supplie de venir s'asseoir sous le chêne. Pour moi qui ne suis que « la mura », la femme, il s'agit seulement de ne pas avoir l'air de me voir.

Nous nous installons à l'ombre, grande comme une île, du zéen magnifique qui devient du même coup salle de tribunal.

- Qu'y a-t-il ?.. interroge le suprême juge, mon mari.

- Ya Sidi, répond le vieillard, depuis hier soir, la jument a disparu.

Là-dessus, tous les autres se mettent à parler à la fois. C'est « l'histoire arabe » dans toute sa confusion, dans toute sa prolixité, dans tous ses gestes véhéments et drapés.

Il faut un certain temps et l'impérialité même d'un sultan pour obtenir le silence. Inutile d'entendre tout cela. Le roi saint Louis a compris d'emblée l'affaire.

- Qu'on m'amène à l'instant le plus âgé de la tribu voisine !

Et quand le vieux est là, tout tremblant dans sa barbe blanche :

- Ecoute, ô mon père ! Si, ce soir au coucher du soleil, la jument n'est



Prêtresse de Tanit en Gisant.

pas revenue à sa place...

Une seconde de terreur et d'espoir, toutes les respirations arrêtées. Puis :

- Je n'en dis pas plus long !

Et, le soir, mystérieusement, la jument perdue réapparaît autour du gourbi lésé.

... Nous attendions d'être assez loin pour rire à notre aise. « Je n'en dis pas plus long », c'était cela la suprême trouvaille. Derrière cette formule menaçante, en effet, il n'y avait rien de valable, sinon la seule autorité reconnue officiellement, c'est-à-dire celle du contrôleur civil ou celle du caïd, lesquels deux ne pouvaient que se désintéresser impérialement d'une si misérable querelle... ■

# Le Rocher Vert

A. Waltz

**Alger, dès les premières années de la présence française a fort attiré les voyageurs. Mais c'est vers les années 1900 que certains furent plus particulièrement sensibles au charme de la côte et écrivirent ce qu'ils ressentait.**

L'étranger, qui se rend en voiture d'Alger à la Pointe-Pescade, ne se doute pas du ravissant tableau que lui masque, sur la droite, les maisons de Saint-Eugène, laissant à peine de loin en loin une échappée sur la mer, par-dessus la pente des jardins.

Le piéton peut quitter la route pour suivre, durant plusieurs centaines de mètres, un étroit sentier, bordant la falaise et descendant parfois sur le sable de quelque crique pour remonter aussitôt sur le flanc opposé.

De temps à autre, un promontoire abrupt et nu s'avance dans la mer qui bouillonne et blanchit à son pied. L'un d'eux surprend agréablement le regard par un aspect tout particulier. Les aspérités de la pierre ont disparu sous les plantes qui la tapissent tout entière : le nom de Rocher Vert vient aux lèvres spontanément, aussitôt qu'on l'aperçoit. La saillie brusque, de quarante à cinquante mètres, se termine par une arête à peu près régulière, comme l'avant d'un

vaisseau de haut bord.

Après avoir considéré le rocher vert de loin et d'en bas, élevons-nous, en suivant le sentier, au sommet de la falaise. Un escalier, imperceptible pour un passant distrait, nous mène à une maisonnette blanche et aux tonnelles. Un écriteau à demi effacé nous apprend que nous sommes au café maure de Mohammed ben Mohammed el Bey.

Tel est en effet le nom du Turc industriel qui, apportant la terre pelletée par pelletée sur le rocher nu, l'a patiemment transformé. Il a vécu là de longues années et l'on peut dire qu'il y a vécu dans une solitude presque absolue. Le brave homme ne se souciait guère d'attirer les clients. Il fallait lui plaire ; il refusait obstinément son *caoua* aux figures qui ne trouvaient pas grâce devant ses yeux.

Son frère Omar, qui lui a succédé, *caouadji* plus moderne, accueille avec un sourire tous les visiteurs, et remplit les coquetiers de faïence avec une égale amabilité pour les Chrétiens, les Juifs et les Musulmans.

Le Rocher Vert est en effet un terrain neutre. Les Musulmans, il est vrai, y sont rares : pourquoi iraient-ils si loin, puisqu'ils trouvent des nattes et des bancs de bois dans les rues du vieil Alger et des faubourgs ?

Les autres chalands sont nombreux les jours de fête. Le dimanche, Omar prête volontiers sa vaisselle aux petits ménages de roumis qui viennent y dévorer œufs durs, pâtés et gigots avec les





rires naïfs et les grosses plaisanteries de toutes les guinguettes populaires.

De l'extrémité la plus avancée dans la mer, on aperçoit à sa gauche une petite baie, fermée par un demi-cercle de rochers nus ; le dernier n'est relié au continent que par un pont naturel ; puis, la côte rentrant brusquement, on ne voit plus que la mer à l'infini. A droite également une pointe abrupte, surmontée de terrasses et de jardins, dérobe la vue de la côte et d'Alger.

Derrière, la pente même empêche de voir les maisons de Saint-Eugène : Notre-Dame-d'Afrique seule apparaît, en relief sur la verdure sombre, et semble suspendue sur votre tête. Devant vous la mer où se profilent la nuée bleuâtre de Matifou et, au-delà, les montagnes par intervalles couronnées de neige. Dans ce coin exquis, on est séparé du monde.

Rien ne trouble la rêverie. On peut à loisir contempler le scintillement des diamants que le soleil allume sur la mer, compter les cailloux brillants et les oursins violets dans la limpidité de l'eau, guetter et suivre du regard la glauque transparence de la ride qui s'approche sans bruit et vient garnir d'une colle-rette blanche les îlots minuscules, ou se brise parfois, par un caprice inexplicable, en sautant contre quelque saillie de roc, pour retomber en pluie d'argent.

Aucun autre mouvement, sinon la voile blanche qui glisse silencieusement sur l'azur, ou la fumée d'un paquebot qui s'éloigne. Le regard le suit longtemps vers la terre de France ; on songe, vaguement ému, aux joies et tristesses humaines que le vapeur emporte dans ses flancs, et l'on évoque, malgré soi, dans la brume de l'horizon, les figures aimées qu'on a laissées sur l'autre rive. ■

# Sur la route du retour, le poste saharien d'Assa

Micheline Henriot

**En 1951 un rallye Alger-Le Cap était organisé et réunissait de nombreuses équipes. Parmi elles on pouvait remarquer une jeune femme, Micheline Henriot. Après avoir suivi cette grande épreuve sportive, la jeune Algéroise séduite par l'Afrique a décidé de remonter vers le nord par petites étapes. C'est ainsi qu'elle fait escale au bordj Assa. Elle a aimé saisir certaines attitudes des hommes bleus, les animaux du désert lui ont permis de fixer certaines scènes et elle en a fait un album que le général Juin lui a dédié.**

De Goulimine, port saharien où barquent les animaux aux toisons blondes, partent sur des pistes millénaires d'innombrables caravanes.

Comme dans tous les ports, les voyageurs se rencontrent. Ici, c'est le pays des hommes bleus. Les Anglais leur ont apporté le "*khunt*", cette teinture qui déteint facilement. Ils s'en sont imprégnés ; c'est à leur barbe, à leurs cheveux et à leurs membres bleuis qu'ils doivent cette appellation d'hommes bleus.

Entre Goulimine et Assa s'étend une zone présaharienne encore très vallonnée, verte au printemps,

sillonnée de lits d'oued où poussent des arganiers. Nous suivons la piste Goulimine-Tindouf-Bir-Moghrein qui passe à Assa.

En franchissant le djebel Bani, nous quitterons définitivement les petits ksars berbères, derniers refuges des sédentaires avant les tentes en poil de chameau dressées au hasard sur le reg.

La piste s'allonge en de sinueux lacets pour atteindre le col de Targourmaït. Paradis des mouflons, c'est la porte des Aït Oussa, grands nomades de la région.

Là, une apparition grandiose d'un soleil couchant sur le désert.



Au loin, l'oued Draâ qui nous sépare du Rio-de-Oro, du Sahara et du Maroc espagnol, nous renvoie, des replis de la chaîne de l'Ouarkeziz qui le domine, des lueurs incandescentes.

En cours de pente, des chameaux disséminés se dirigent vers le rassemblement du point d'eau.

Des immortelles colorent de mauve cet horizon infini ; un sentiment inconnu s'empare de notre âme toute empreinte de désirs et de bonté, rendant grâce au créateur de tant de splendeurs.

Des cailloux, des gazelles étonnées, un long ruban vert au pied d'un chaînon de collines ; voici la palmeraie d'Assa.

Le poste s'impose, sobre sur un plateau dénudé. La cour accueillante, entourée d'un mur assez bas, quelques palmiers nains devant de hautes arcades aux lignes pures, font pardonner le premier abord froid de ses barbelés d'enceinte.

Tout au poste et dans ses alentours conserve l'attrait du désert en respectant sa netteté.

La haute stature du chef de poste apparaît, venant vers nous, dans les voiles flottants de son saroual noir.

Le célibat de notre hôte et sa politesse exquise contrastent avec la fantaisie d'arrangement de son intérieur dont il nous fait les honneurs.

*Sobriété, noblesse, spiritualité : c'est tout le charme du Sud qui se trouve avec élégance résumé dans ce page -*

*Rabat le 20/11/50.*

*A. Juin*

#### Dédicace du général Juin

Dès l'entrée, en miniature, travaillée par les artisans d'Assa, une caravane de chameaux, suivies de leurs chamelons. Au mur, des clefs plates et ciselées, accompagnées de cadenas, dont la fermeture reste le secret des serruriers mauritaniens.

Des poufs ventrus, de cuirs travaillés, des tapis en poil de chameau, des petits coussins à franges rouges et vertes créent une harmonie de couleurs.

Nous nous retrouvons, jambes repliées ou croisées, assis par terre : sur une table ronde et basse, sont disposés des verres de couleur remplis de thé fumant et parfumé à la menthe.

Avec de longs cheveux, les yeux ardents, un moghazni, drapé dans son drara bleu, se tient dans l'ombre marchant à pas feutrés sur des faros de peaux de gazelle et de mouton noir de Mauritanie.



Au loin, nous entendons le rythme bouleversant d'une «guedra». Les méharistes d'Assa terminent leur journée, réunis autour d'un feu en chantant avec des rudes intonations, chants scandés par leurs battements de mains et par les résonances d'une guedra, sorte de jarre fermée par une peau.

Au milieu d'eux, une femme à genoux exécute quelques figures ; très calme d'abord, elle s'exalte quand les hommes s'abandonnent à l'excitation et à la frénésie de leur rythme. C'est la «guedra», nom donné à la danse et à la danseuse.



A son réveil, la palmeraie nous accueille. Le jardin, cet eden, semble nous inonder de sa fraîcheur. Le chuchotement de l'eau court dans les seguias, au milieu de petits carrés d'orge et de menthe ; des poissons ont une présence discrète dans les gueltas brodées de fines mousses ; des colombes jouent dans les aiguilles de palmes. Tout respire la paix.

Des chameaux du Maghzen méhariste, rentrant d'une longue tournée, se dirigent lentement vers le trou d'eau, laissant s'élever derrière eux un ruban de poussière rose.

Autour du poste, les murs ocres contrastent avec le bleu du ciel, les cailloux semblent brûlés par la chaleur. Sous leurs tentes, bien à l'abri, les hommes bleus trouvent le repos autour de leurs verres de thé.

Il existe dans la vie, des penchants plus ou moins violents qui entraînent et dirigent. Celui très particulier de l'«Appel du Sud» a conquis jusqu'alors quantité de personnes sceptiques ou blasées.

Ce n'est ni par abnégation, ni par renonciation aux plaisirs de notre



monde, ni par un besoin prétendu de solitude, que les Européens sont poussés à s'isoler dans des postes ; l'inlassable mission constructive de l'organisation du territoire et l'amélioration des conditions de vie et d'hygiène de l'habitant demeurent leur seul objectif.

Il faut avoir pénétré ces contrées animées par le chameau pour réaliser le miracle de la parfaite harmonie existant entre le nomade et ce noble animal.

Harmonie créée par l'amour des hommes du désert pour ce compagnon qu'ils ont adapté à leur vie rude et simple.

Dans les solitudes du désert tout n'est que poésie ; le nomade lui-même en est empreint. Le thème de ses chants d'amour lorsqu'il rythme la danse de la «guedra» n'est que pour louer la beauté de la femme à travers une jeune gazelle.

O petit être, ô petit être, l'oued Draâ est couvert de fleurs,

Zaonia, Zaonia, que Dieu te garde,  
Aucune ne te dépasse en beauté  
dans ce pays,

O petite bouche de gazelle fille de  
gazelle

Oh ! Oh ! Oh !

Les amples draps bleus drapés sur les burnous blancs, l'épaisse toison et la majestueuse attitude reflètent la fierté de ces hommes luttant chaque jour dans l'immensité de l'erg et du reg qui abritent leur liberté.

Le voyageur qui a eu le bonheur de vivre quelques semaines parmi eux est hanté plus tard, dans son existence tumultueuse, d'un besoin de retour à ce calme qui rend à l'esprit toute sa pureté, dans le charme du recueillement du Sud. ■









**Magali-Boisnard par Houtaut**

## Magali-Boisnard

Née en 1882, à Orange dans le Vaucluse, Magali-Boisnard meurt en 1945 à Biskra. Elle arrive en Algérie avec ses parents qui ont une exploitation forestière. Passionnée par l'histoire de l'Afrique du Nord, elle étudie l'arabe et les mœurs des autochtones. En 1910 elle épouse un médecin, ce qui l'amène à vivre à Biskra. Elle écrit beaucoup,

des articles d'abord, puis des romans, historiques, psychologiques. Elle fait de nombreuses conférences, à Tunis, à Alger. Sa notoriété lui fait connaître les milieux intellectuels parisiens. Pour l'anecdote, voici ce que lui écrivait l'éditeur P. Perrin à qui elle avait envoyé sa photo en jeune fille de Kroumirie (ci-contre). « Je vous suis infiniment reconnaissant de la bonté que vous avez eue de joindre à vos lettres votre délicieuse image en grand costume saharien, combien il fait ressortir l'expression passionnée de vos yeux, le dessin charmant de votre bouche et la pureté de votre ovale ! Il faut admirer ici cet art consommé de mettre en valeur toute la beauté de la femme et reconnaître qu'elle laisse loin, derrière, celui de tous nos costumes parisiens ». 5 février 1917. ■

Parmi sa nombreuse production on peut retenir  
*La Vandale*, Sainsot 1907,  
*Les Endormies*, Sainsot 1909,  
*L'Alerte au désert*, Perrin 1915,  
*Maadith*, Malpère, Amiens 1921,  
*L'Enfant taciturne*, Plon Paris 1922,  
*Le Roman de Khaldoun*, Piazza Paris 1930,  
*Sultan de Touggourt*, Piazza Paris 1933.

15 DECEMBRE 1950

# RALLYE

MEDITERRANEE

LAROUTE  
DE LA  
FORTUNE

PASSE  
PAR LA  
LE CAP

LOTERIE  
ALGERIENNE

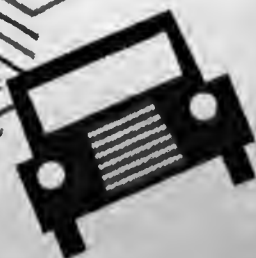


Photo G. Pouillet

IMP. BACONNIER ALGER

Affiche de Jean de la Hogue. Éditions Baconnier.